26me Année — Mai 1939

Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE ■ PHILOSOPHIE ■

SOMMAIRE



MARSEILLE
DIRECTION-ADMINISTRATION
10, Cours du Vieux-Port, 10
France : Le N° : 7 fr.

PARIS : AGENCE GÉNÉRALE
LIBRAIRIE JOSÉ CORTI
11, Rue de Médicis
Étranger : 8 fr. 50

N° 216. 26me Année. Mai 1939.

Cahiers du Sud

Tome XVIII. — 1er Semestre 1938



Proverbiales

LA BOULANGERE

La boulangère, c'est ma voisine,
Disait le vent à la farine,
Avec la faim dans le creux de sa main
Elle soufflera sur tout Paris.

A la porte de Charenton
On entendra la boulangère.
Ah ! crieront-ils, Ah ! crieront-on,
La faim est ronde comme une maison,
La boulangère cherche un mari.

On mariera la boulangère,
Lui crieront-ils en la suivant,
On mariera la boulangère
Avec un mort tout en mie de pain
Qui la fera rire jusqu'au matin.

L'OISEAU TOUT NU

L'oiseau qui dit oui
Vous cherche la nuit,
L'oiseau qui dit non
En perd la raison.

L'oiseau qui dit tout,
C'est moi qu'il réveille,
L'oiseau qui dit tout,
C'est moi, non, c'est vous !

Et l'oiseau tout nu,
L'oiseau qui s'est tu,
C'est un cri d'enfant
Qui t'a reconnue.

TON SANG QUI VOLE

Ton sang qui vole à ma fenêtre
Comme l'eau vive sur la plaie
Je l'entends qui grandit sans fin
Entre ma vitre et le matin,
Et nous aussi nous grandissons,
Nous grandissons dès qu'on nous quitte,
Et qu'on nous tue, et qu'on s'envole
Entre la bouche et la parole.

LES BOSSUS

Les bossus sont de beaux carosses,
Bonne chance à toute la noce,
Les bossus sont de beaux carosses
A quatre roues.

Tourne, mon sang, tourne, ma belle,
Quand on vint crier la nouvelle
Les bossus devenaient les ailes
Du premier-né.
Allez vous-en les ramasser.

PAR NEGLIGENCE

Par négligence ou malfaçon
L'oiseau devient une maison,
Une maison pleine d'oiseaux
Avec des scies, avec des sceaux,
Et ça va vite, et ça va haut,
Un point sur l'i, un nid sur l'eau,
Avec des fleurs de pissenlit
Plein les rideaux.

LE SOU

Courant au bras d'une allumette
Le vent qui vole, vole un sou.
Rendez-le moi, dit la fillette.
C'est pour me chercher un époux.

Tant mieux pour vous, ma chère enfant,
Votre sou fait le tour du monde,
Le voici dans les rues de Rouen,
Il court plus vite que le vent.

Un sou qui pleure, un sou qui rit,
Un sou qui joue de la trompette,
Vous deviendrez sourde et muette
A l'écouter sonner la nuit.

LES BATEAUX FRAIS

Le soleil porte les bateaux
Sur la tête
Et s'en va criant sur les mers
Qui veut, qui veut des bateaux frais.

Des bateaux frais qui s'en iront
Entre la flamme et le canon
Entre la feuille qui monte aux arbres
A petits coups d'aviron,

Entre la flamme et le canon,
Entre la feuille et le bouton,
Jusqu'au bouquet de la mariée
D'où le poisson prend sa volée.

Georges NEVEUX.

Noyade de Mlle Dandillot (1)

« *Je te tiens au pas sans pitié, connaissant ta souffrance.* »

Chant des bédouins du Sud tunisien (*le cavalier s'adresse à sa jument*).

Une vie qui bouge au-delà de ce que vous voulez, comme ces grosses chaînes auxquelles vous donnez doucement le branle, et qui bientôt vous entraînent la main, et vous entraîneraient vous-mêmes, si vous ne vous reculiez pas...

A. a un vieil ami de collège, B. Depuis que B. habite Chartres, et vient tous les quinze jours pour quarante-huit heures à Paris, il s'est mis en tête qu'une de ses deux soirées parisiennes devait être passée avec A. A. trouve que cela est beaucoup, et que sa vieille amitié avec B. se contenterait d'une soirée ensemble tous les deux mois. Volontiers il lui dirait, comme Mahomet à Abou Hosairah : « O Abou Hosairah, visite-moi plus rarement, mon amitié pour toi en augmentera. » (Saadi) Il ne le lui dit pas, mais deux fois de suite il s'excuse, et cela suffit. B. comprend. Il espace ses invitations.

Le vieil ami de collège peut être un personnage assez épais, plongé dans ses affaires et son *make money* ; il est un homme ou de la graine d'homme, c'est-à-dire qu'il y a en lui non seulement une certaine

---

(1) Ces pages sont détachées de *Les Lépreuses*, quatrième et dernier volume de la série des *Jeunes Filles*, à paraître prochainement.

dignité, mais une sorte d'intelligence par laquelle il se met à la place de l'autre. Il accepte d'éprouver plus de plaisir à cette soirée avec son ami, que son ami n'en éprouve, reconnait qu'après tout c'est bien le droit de celui-ci, et que cela n'empêche pas son amitié.

Par contre, il est toujours extrêmement laborieux de faire sentir à une femme ou qu'on ne l'aime pas, ou qu'on ne l'aime plus, que sa présence n'est pour vous qu'accablement et temps perdu, et que tout ce qu'on attend d'elle est qu'elle fasse place nette. Vouloir noyer doucement une femme, c'est comme vouloir noyer un chat : on rencontre une terrible vitalité. C'est pourquoi il n'y a de liaisons vraiment agréables que celles où l'on est plaqué. Elles sont malheureusement en petit nombre.

Costals ressentait cette sorte de gêne qu'on éprouve, sur le paquebot qui s'éloigne du quai, quand on a agité le bras et souri aux siens qui restent, qu'on ne peut plus leur parler à cause de la distance et qu'on ne sait pas bien quelle tête prendre. En fait, il avait dit adieu à Solange, et maintenant ils étaient là à esquisser de vagues sourires, tandis que l'espace entre eux allait s'agrandissant, jusqu'au moment où ils ne se verraient plus.

Tous les deux jours, à dix heures du soir — parce qu'elle savait qu'à cette heure le domestique n'était jamais là, et que c'était Costals qui allait à l'appareil, — Solange téléphonait. « Quand nous voyons-nous ? » Bon Dieu ! Qu'il devait prendre sur lui pour ne l'envoyer pas promener ! Mais sa voix contrainte, glaciale, comme embourbée, aurait dû avertir l'importune. Chacun de leurs entretiens téléphoniques se terminait invariablement par : « Je suis surchargé en ce moment. Je vous ferai signe dans quelques jours. » Une fois par mois, il lui disait : « J'ai mardi un rendez-vous à onze heures et demie. Voulez-vous que nous nous voyions à dix heures et demie, en face la gare de la Ceinture ? » (Sa rage de donner aux femmes des rendez-vous sur le trottoir). — « Mais cela nous fera très peu de temps ! » Au début elle avait donné des prétextes — si gauches ! — à ses coups de téléphone : « Juste un mot. Le libraire de la rue d'Antin m'a priée de vous demander si vous con-

sentiriez à signer des livres chez lui. » Le libraire ne lui avait sûrement rien demandé de pareil, car il y avait bien huit jours qu'il avait reçu la réponse de Costals à ce sujet. Maintenant, à ses appels téléphoniques elle ne donnait même plus de prétextes. «Quand nous voyons-nous ? » — « Mais nous nous sommes vus il y a huit jours ! » — « Huit jours !... Nous nous sommes vus le 24 ; il y a donc dix-sept jours exactement. Et vous savez bien que j'aime vous voir, vous parler ! » — « Laissez-moi vous dire que ce plaisir que vous éprouvez-là me parait incompréhensible. Et pour un peu je dirais de nature légèrement pathologique. » Il le pensait, car il était si morne, lorsqu'il était avec elle, et si peu « gracieux », qu'en vérité il lui paraissait anormal qu'elle pût éprouver du plaisir à sa présence. Ils causaient presque comme des étrangers, mêlant leurs mains par habitude. Maintenant, elle ne voulait plus se marier, disait-elle, qu'avec un ami de Costals, afin de pouvoir conserver avec lui des relations (de pure amitié) qui autrement seraient impossibles.

Costals se résigna à mettre chaque soir l'interrupteur au téléphone, risquant ainsi de manquer des appels importants. Elle téléphona à huit heures du matin : il mit l'interrupteur le matin. Alors les billets affluèrent : il n'y répondit pas.

Il était excédé d'elle au-delà de toute expression : ce sont toujours les dernières heures du voyage qui paraissent les plus longues. Il se prenait la tête dans les mains : « Non ! Non ! Il n'y a rien au monde de plus ennuyeux qu'une femme ! Et une femme qui souffre ! — Nous n'avons pas besoin de leur amour, qu'elles veulent nous imposer. Quant à leur besoin d'être aimées... Vrai, je préfère cent mille fois, dans un être, le goût de l'argent à ce goût d'être aimé : voilà où elles nous poussent. Les femmes ne comprennent pas qu'elles dérangent, ne comprennent pas cette impatience qu'elles causent dans un homme jeune. Définition : « La femme ? Un être qui racole et un être qui relance. » Une femme qui ne relance pas est un objet si rare que je voudrais que toutes les femmes de cette espèce fussent — après enquête et témoignages — décorées de la Légion d'Honneur. »

Il avait l'habitude, le printemps venu, d'aller s'as-

seoir, le matin, dans une allée du bois voisine de sa maison, et d'y travailler. Par malheur, il avait confié ce détail à Solange. Un matin qu'il était sur son banc favori, Solange arriva, frétillante, le visage enjoué : « Ne croyez surtout pas que je suis venue pour vous voir. Je vais chez les Un Tel, rue Michel-Ange, j'ai fait un détour pour respirer la verdure. » Il replia ses feuillets (tout le monde sait imaginer l'humeur d'un écrivain interrompu dans son travail). Il la garda un quart d'heure, puis la congédia sans ambages : une indiscrète fait un malotru, *genuit indiscreta muflum*. Elle partit sur un : « Quand nous revoyons-nous ? »

Costals élut un autre banc du Bois, très loin du premier. Et il n'y travaillait plus qu'inquiet, convaincu qu'elle saurait bien le découvrir là aussi.

Alors, ce fut autre chose : elle était crampon comme un arrière qui vous « marque » au foot, qu'on retrouve tout le temps devant soi. Si Costals quittait une réunion de jury littéraire, au coin de la rue il tombait sur Mlle Dandillot, pleine de surprise : « Vous, ici ! » Elle avait lu dans un journal qu'il siègerait à ce jury, et l'attendait sur le trottoir depuis une heure. S'il passait chez son libraire habituel, comme par hasard Solange était là, feuilltant des livres : le commis lui avait dit, la veille : « M. Costals passera demain à dix heures. » Quand il l'apercevait, son visage changeait. Elle, ne voyant rien, ou comme si elle n'avait rien vu, elle continuait, imperturbable, à faire tout ce qu'il fallait pour qu'il la prît en horreur.

Nous avons dit plusieurs fois, au cours de ces livres, que tel trait d'un de nos personnages, qu'il nous arrivait de rencontrer, dépassait notre compétence psychologique, et que nous préférions l'avouer, plutôt que jeter la poudre aux yeux du lecteur avec une explication de charlatan. Nous nous dérobons quant à décider si Mlle Dandillot ne voyait pas qu'elle assommait Costals, et était aveuglée par les rendez-vous dont il lui faisait l'aumône toutes les trois semaines, au point de les tenir pour une preuve d'affection ; ou si elle le voyait et s'obstinait quand même, n'ayant besoin ni qu'il l'épousât, ni qu'il la possédât, mais ayant besoin de le voir et de parler avec lui, même si elle avait conscience qu'elle lui infligeait là une corvée. Quoi qu'il en soit, c'était pour Costals comme s'il

voyait se faire sous ses yeux cette chose monstrueuse, pareille aux opérations de la nature quand nous les montre le ralenti cinématographique (la chenille qui devient un papillon, etc.) : *Solange se métamorphosait en Andrée Hacquebaut.* Cette fille jadis si discrète qu'elle ne téléphonait jamais la première ! La même frénésie de vous « faire des pattes » sur le bas du pantalon pour avoir le susucre, la même rage de ne pas voir ce qui crève les yeux, la même rage de s'accrocher, la même confiance aveugle et les mêmes stratégies inutiles : le même chef-d'œuvre de volonté vaine. La vérité éclatait : toutes les femmes étaient Andrée Hacquebaut. Andrée Hacquebaut apparaissait telle une sorte de gigantesque idole — plus grande que nature, comme l'Athena de Phidias, et, comme elle, à la fois effrayante, ridicule et grandiose — faite de tout le sexe, de milliards et de milliards de personnes du sexe qui venaient s'y engouffrer et y ressortaient avec tous leurs visages. Andrée Hacquebaut était *la Femme*.

Un matin, Costals s'habillait avec hâte et énervement. Il déjeunait en ville à une heure, il était midi et demie, et il calculait que son retard ne pourrait être moindre de vingt minutes. Sonnerie du téléphone. Et cette voix pleine d'entrain, cette voix qui à elle seule prouvait à quel point *on* ne comprenait pas la situation : « Alors, toujours vivant ? » Cette fois, Costals, qui bouchait les récepteurs avec la mousse de savon de ses oreilles, n'y put tenir. Six mois de contrainte vers la courtoisie et la charité furent saccagés en un instant : une branche que l'on maintenait ployée, et qui soudain se détend. « Ecoutez, Mademoiselle Dandillot, je vous aurais une grande obligation si vous pouviez ne pas me téléphoner ainsi tous les trois jours » — « Excusez-moi, je vous dérange... », dit la voix, balbutiante, et tombée, comme un oiseau qui vient de recevoir le plomb et descend en feuille morte. — « Oui, vous me dérangez. Convenons, si vous voulez, de nous voir une fois par mois, et téléphonez-moi donc une fois par mois. Nous nous sommes vus la semaine dernière. Téléphonez-moi dans trois semaines. Au revoir. » Il raccrocha.

Mlle Dandillot ne téléphona plus, et n'écrivit plus. Quand nous introduisons un être dans notre exis-

tence, nous nous inquiétons comment nous l'en expulserons un jour. Mais cette inquiétude est le plus souvent superflue. Le plus souvent, la vie se charge de détacher les êtres, sans heurts, par le simple consentement mutuel (sauf dans quelques cas où l'on se fait assassiner.)

Le knock-out de Mlle Dandillot mérite un commentaire. Au premier et au deuxième rounds, Costals avait marqué un avantage. Au troisième, sonné, il avait été au tapis (le « oui » hippogriffal). Si alors elle avait « suivi », si sa mère avait dit : « C'est M. le Maire dans les huit jours, ou adieu à jamais », Costals était descendu pour le compte. Mais elle l'avait laissé récupérer, et il avait remonté, car il était coriace ; remonté jusqu'à son K. O., sans lequel elle l'aurait eu aux points. Costals en vint bientôt à croire que c'était lui qui avait imposé son jeu. « Je me réservais pour le troisième round. Allons, la classe a parlé. »

Plus profondément, il pensait, cherchant à s'innocenter : « Ce n'est pas comme femme qu'elle m'a fait souffrir : je n'accepte pas de souffrir des femmes. Ce n'est pas d'elle que j'ai souffert, mais de moi-même. Elle n'a été qu'un prétexte pour moi à développer mon angoisse devant le mariage. Je ne pouvais souffrir d'elle, puisqu'elle ne faisait rien contre moi. J'ai souffert de la « fiancée en soi ». Plus précisément encore, j'ai souffert de l'idée que je me faisais de la fiancée en soi. »

Ensuite, la vie rebondit. « Chaque fois que je romps, la vie rebondit. »

Henry de MONTHERLANT.

Julien Benda et la Justice abstraite

M. Benda ne trouve rien d'étonnant dans le fait que l'historien déforme la vérité historique pour servir des intérêts de classe ; c'est, admet-il, tout à fait naturel et dans la règle du jeu. Aussi, ce qui le gêne, ce n'est point que telle investigation historique aboutisse, en dernière analyse, à la défense d'un système d'intérêts plus ou moins avouables, mais que l'historien use d'une *idéologie* (p. ex. du patriotisme) pour y dissimuler l'objet honteux de ses travaux.

Ainsi formulé, ce grief peut s'appliquer à tout métaphysicien en général, et à M. Benda en particulier. En effet, si une théorie donnée ne constitue qu'un prétexte idéologique sous le couvert de quoi le penseur passe en fraude des visées temporelles, il apparait immédiatement que *tous* les prétextes relevant de la même nature doivent se valoir, leur différenciation résumant maintes variantes d'une seule tendance causale.

A l'encontre de l'homme de science dont l'attitude est caractérisée par l'absence des mobiles moraux en relation avec l'objet de ses recherches, le philosophe échafaude à partir d'une morale. La méthode expérimentale, propre à la recherche scientifique pure (physique, chimie, biologie) étant interdite à la philosophie, il est difficile de considérer celle-ci comme une science exacte. Contrôler l'Histoire consiste essentiellement à interpréter le passé à la lumière de certaines conceptions particulières à chaque école, et, quelle que soit par ailleurs l'honnêteté intellectuelle de l'historien, celui-ci ne peut éviter de projeter ses réflexes émotionnels (qu'il confond avec la vérité objective) dans son interprétation de l'Histoire. Il semble que, finaliste, la pensée scientifique évolue en fonction de l'objet

spécifique dont elle se propose l'étude, en dehors de toute considération idéologique : prenant pour point de départ l'élément pratique, elle le soumet à une analyse causale d'où toute image symbolique est bannie. Animiste, la pensée philosophique évolue en fonction d'une ou de plusieurs valeurs préexistantes, à quoi les faits doivent se plier. Encore : alors que la « vérité » du savant est toujours concrète, spécifique, la « vérité » du philosophe est abstraite, éternelle. La recherche de la « vérité » est par lui subordonnée à une série de concepts pré-établis, qu'il reconnait implicitement comme « supérieurs » et absolus dans leur essence, et dont il se sert pour formuler des lois.

On peut affirmer que le processus de la pensée animiste n'est presque jamais conscient des mobiles qui l'inspirent. En rappelant aux clercs qu'ils défendent des intérêts de classe à l'abri d'un bouclier idéologique, M. Benda ne veut pas dire que ces penseurs soient conscients de leur démarche. Marx écrit quelque part que les hommes croient combattre pour la vérité, la liberté, le droit, alors qu'en réalité ils s'intéressent à l'infanterie, à la cavalerie, à l'artillerie ; cinquante ans plus tard Sigmund Freud définissait sous les termes génériques de *rationalisation* et de *substitution* ce déguisement de mobiles matériels sous des motifs plus respectables. Or, la philosophie de M. Benda est, comme celle des clercs « impurs ». ceinte d'une écharpe idéologique dont il est permis de se demander si elle ne masque pas les mêmes objectifs inavouables qu'il condamne par ailleurs. Si l'idée Idée, ou l'idée Patrie constituent un paravent de respectabilité derrière quoi peuvent se satisfaire des désirs ignorés ou conscients, il apparait difficilement réfutable qu'il en soit différemment quant à l'idée Justice Abstraite. Et bien que M. Benda prenne la précaution de proclamer que son éthique procède de la seule logique pure (précaution élémentaire; nul métaphysicien ne se fait faute d'insister sur sa propre objectivité. Je noterai cependant qu'il me parait extrêmement aventureux de bâtir logiquement sur un concept abstrait) et qu'il a horreur de se souiller d'aucune passion pour un objet terrestre, rien ne prouve que la division arbitraire de l'humanité en clercs et en laïcs, ainsi que l'imputation de tous nos maux à la laïcisation des

clercs, ne soit un prétexte apparenté à tous les autres prétextes idéologiques destinés à couvrir de fleurs des entreprises malodorantes. En toute honnêteté... et, me faisant l'écho du maître, je pourrais m'écrier : « Monsieur Benda, il est naturel que vous défendiez les intérêts de classe ; c'est dans la règle du jeu. Mais pourquoi, diable, le faites-vous sous le couvert de la justice abstraite ? »

Dès lors qu'un penseur fait intervenir une idéologie dans son interprétation du monde, l'explication qu'il en fournit est nécessairement faussée : au lieu de s'attacher à dégager la causalité des faits, il se sert de ceux-ci pour le plus grand triomphe de sa chapelle particulière. Aussi, imaginant traduire des lois transcendantes, le penseur animiste collabore à la conservation — sinon à la divinisation — de vieilles valeurs traditionnelles de classe. Mais, quelle que soit la motivation inconsciente qui l'amène à ériger en système une suite de concepts, il est évident que sa métaphysique correspond chez le penseur à la vision qu'il se fait de la réalité, cette vision fût-elle des plus abstraites. Nulle philosophie n'est suffisamment « platonique », suffisamment gratuite, pour se désintéresser de son propre objet. Il n'est, par conséquent pas d'école qui ne soit entachée de partialité, on veut dire qui ne soit *aussi* l'expression des préférences intimes de son auteur, de ses convictions personnelles que naturellement il identifie avec l'objectivité en tant que telle. La métaphysique érigée en système d'explication du monde apparait ainsi organiquement partisane, organiquement militante, vouée par sa nature à défendre une série de valeurs qu'elle fait siennes, et par le truchement de quoi s'expriment, entre autres, les réflexes émotionnels du penseur.

Ce docteur qui soutient que sa philosophie se trouve être expurgée du moindre contenu émotionnel, se révèle donc doublement inconscient. Au demeurant, et malgré la gloire qu'il se fait de raisonner contre tout mouvement de cœur, mettant au service de l'idée de la justice abstraite une logique étrangère à la plus élémentaire démarche sentimentale (1°), — au demeurant

(1) A comparer avec cette remarque contenue dans l'*Esquisse d'une Histoire des Français* : « Ce ne sont point les idées qui

M. Benda est un des philosophes les plus affectifs que l'Histoire connaisse : sa passion partisane s'étale dans chacune de ses phrases, quoi qu'il en ait. La première victime d'une philosophie étant le philosophe lui-même, la cléricature dont M. Benda s'est fait l'apôtre exigeait qu'il refoulât au plus secret de son inconscient les pulsations de son cœur. Cet homme sensible et probablement bon s'est confectionné un masque d'insensible et d'inhumain ; il s'est fait à l'image de son mythe. — « J'aime, dit-il, dans les jardins, la gravité des jeunes femmes qui poussent une voiture d'enfant. J'aime ces êtres naïvement, sans orgueil de l'esprit, sans penser qu'étant clerc et libre de leurs attaches, je leur sois supérieur. Je pense parfois le contraire... » « L'avouerai-je, j'éprouve au fond du cœur de l'amour pour ce monde terrestre, pour ses larmes, ses égoïsmes, ses dévouements, en ce vouloir vivre que ma métaphysique condamne. » *Que sa métaphysique condamne...* La cléricature s'éclaire ici d'un jour singulier, comme étant le résultat d'un compromis entre l'homme en tant que tel et sa *fonction sociale*.

Il déborde de passions ; il est la passion faite homme. Qu'il suffise de rappeler comment ce « réfractaire » exprime sa haine très laïque lorsque candidement il confesse son désir d'exterminer le peuple allemand, en appuyant sur un bouton s.v.p. M. Benda se rend d'ailleurs si parfaitement compte de l'incompatibilité entre son enseignement idéologique et sa démarche temporelle, qu'il est ravi de nous apprendre que s'il prend partie pour une cause laïque, c'est que cette cause lui aura paru « coïncider avec celle de la justice abstraite » ; de même s'il est de « gauche », c'est que la justice s'y trouve être (comme par hasard). On est en droit de se demander quel criterium auto-

---

provoquent les sentiments, mais au contraire les sentiments qui provoquent les idées. » Quoique incomplète (les sentiments sont à leur tour provoqués par les faits concrets), cette proposition, comme tant d'autres, souligne les contradictions dont déborde l'éthique de M. Benda. A rapprocher encore cette parole de Vauvenargues, que M. Benda trouve admirable : « Les passions ont appris aux hommes la raison ».

rise M. Benda à décréter de telles coïncidences... Mais bien que ces adhésions constituent une véritable libération psychique, il n'en demeure pas moins que c'est à l'aide d'une telle dialectique, on ne peut plus suspecte, qu'Ignace de Loyola avait coutume d'amalgamer intérêts divins et politique de bas étage. — « Nous ne demandons pas au chrétien, écrit M. Benda, de ne point violer la foi chrétienne ; nous lui demandons, s'il la viole, de savoir qu'il la viole. » Il cite un mot du cardinal Lavigerie, auquel on demandait ce qu'il ferait si l'on souffletait sa joue droite : « Je sais bien ce que je devrais faire, mais je ne sais pas ce que je ferais. » Et M. Benda de s'écrier : « Celui qui parle ainsi peut se livrer à toutes les violences, il maintient la morale chrétienne. » Si certains régimes exaltent l'homme tout en détruisant jusqu'au sentiment de la dignité humaine, ils peuvent le faire : ils maintiennent la morale. Dans le même ouvrage (2°), on lit : « Grâce à eux (aux clercs incarnés : Malebranche, Erasme, Bossuet, etc.) on peut dire que, pendant deux mille ans, l'humanité faisait le mal mais honorait le bien» ; ajoutant que c'est là le titre de gloire le plus authentique de la civilisation. Aussi, l'essentiel consistant à sauver le dogme du *bien* (que M. Benda considère comme valeur *ad honores*, et non pas en tant qu'estimation relative et spécifique), le philosophe absout d'avance tous les crimes dès lors qu'une certaine norme d'idéalité et d'inviolable vertu demeure respectée. Ce qu'il reproche aux clercs, ce n'est pas leur passion partisane — puisque aussi bien il reconnait que c'est dans la nature des choses — mais de faire croire que leur attitude est conforme à leur état de clercs ; il leur donne licence d'agir en fonction de l'objet de leur passion, mais il s'offusque qu'en ce faisant ils prétendent servir le bien, ou la justice : c'est faire preuve d'impiété et d'immoralité car « les actes... ne sont rien ; le jugement des actes est tout. » Bossuet ce modèle des clercs, se solidarisant — en les couvrant — avec les violences de Louis XIV, se gardera de faire intervenir des valeurs morales pour étayer la cause peu cléricale dont il se fait le complice. Approuvez, si tel est votre intérêt, le bombardement des villes ou-

(2) *Trahison des Clercs.*

vertes, l'extermination des populations civiles, les farces judiciaires de Moscou ; mais ne dites pas que vous servez la justice. Faites le mal, mais honorez le bien. Evitez, en commettant des actes de brigandage, d'invoquer la Vierge.

Il n'y aurait apparemment rien à redire à ce digne langage, sauf que cette belle rhétorique est, *elle aussi*, destinée à donner le change ; ce sont là, au même titre que toutes les références à des motifs honorables, les termes habituels de l'escroquerie morale (3°). Bandit corse, je dirais à M. Benda : — « A la bonne votre ! Si je devais renoncer à invoquer la Madone tout en étripant mes victimes, je perdrais ma clientèle ; autant me demander de devenir enfant de chœur. » Clerc, je dirais : — « Moi, clerc japonais, j'envahis la Chine au nom de la paix en Asie Orientale ; moi, clerc allemand, j'investis la Tchéquie au nom du droit des gens ; moi, clerc français, je proteste contre l'évacuation de la Rhénanie (en 1926), au nom des intérêts bien compris de la patrie, et j'approuve la remilitarisation de la Rhénanie (en 1937), toujours au nom de ces intérêts bien compris. Et cœtera. Exactement comme vous, ô moraliste, qui exterminez 75 millions d'hommes au nom de la justice abstraite. Comme vous, j'agis sous le couvert d'une idéologie en vue de satisfaire — il se peut bien, après tout, puisque vous l'affirmez — des désirs sordidement matérialistes. Mais si je trahis mon état de clerc, à supposer que cet état ait jamais existé, ne craignez rien : je suis avec vous. Seul nous différencie le prétexte que chacun invoque pour sa part. Nous sommes entre compères.

Ce « mathématicien » est extraordinairement perméable à la pitié, à l'amour, à la haine, qui prétend vivre selon la seule loi de la raison. Ce logicien est extraordinairement sensible à la critique, qui aime à soutenir que nulle critique ne saurait lui faire quitter son Olympe, sauf toutefois celle qui réussirait à découvrir des contradictions dans son enseignement.

Contradiction. M. Benda en est le vivant symbole.

---

(3) « Il est remarquable qu'une philosophie prenne les mœurs des partis », note M. Benda. En effet.

Il reproche aux clercs de se laïciser, et lui-même est un laïc qui peut en remontrer à plus d'un quant à la virtuosité en matière de militantisme agressif (qu'il le reconnaisse ne saurait en rien changer la matérialité du fait) ; il leur fait grief de se souiller de politique, et son œuvre entière est un ensemble politique cohérent ; il s'élève contre l'exaltation de l'instinct et de l'inconscient, et il n'a pas conscience de ce que son idéologie est une carapace panthéiste dont, instinctivement, il se sert pour protéger des valeurs temporelles ; il proteste contre l'enseignement selon quoi il n'est pas d'activité non-pratique, et la sienne est pratique jusque dans ses derniers retranchements ; il réprouve le zèle que mettent à défendre les intérêts de la société ceux qui ont « la charge des intérêts de l'esprit », et le génie que lui-même déploie à cet effet est digne d'admiration ; il voue Barrès aux gémonies, parce que l'auteur des *Déracinés* estime que « toutes les questions doivent être résolues par rapport à la France », et que « la patrie, eut-elle tort, il faut lui donner raison », alors que M. Benda lui-même et sa justice abstraite se rangent infailliblement du côté de toutes les entreprises de la France dès lors que les intérêts de celle-ci, en tant que nation, sont en jeu ; « la haine de la justice a pris le masque de l'amour », dit-il, alors qu'il applique le masque de la justice aux iniquités qui lui agréent ; « Je hais le dogme de la souveraineté du but, quel qu'il soit », proclame-t-il, alors qu'il prétend tout soumettre au dogme de la justice abstraite. Et cœtera.

Mais, surtout, M. Benda est passionnément nationaliste ; au sens le plus péjoratif que lui-même attache à ce terme. Son idéologie animiste de la justice et de la morale immatérielles devient d'une remarquable souplesse aussitôt qu'appliquée à la France. Plus : son éthique est conçue en fonction directe des intérêts (du reste, tels qu'il les entend, lui) de celle-ci. En vérité, il est rare d'observer philosophe moins apte aux généralisations objectives, à la « gratuité. » M. Benda trouvera que toujours l'impérialisme français couche avec la justice abstraite, il découvrira toujours un biais par où identifier justice et France, morale et France ; on ne peut s'empêcher de penser que s'il eût été Japonais ou Néo-Zélandien, il les eût identi-

fiées au Japon, au Néo-Zéland. L'Allemagne ne connait point d'ennemi plus implacablement « héréditaire » que lui, et jamais il ne manque de s'en prendre à elle. « Le clerc natonaliste est essentiellement une invention allemande », proclame-t-il imprudemment, se décernant ainsi un brevet de maudite provenance. M. Benda néglige que le sentiment nationaliste s'éveille chez les peuples qui les premiers sont organisés en *nation*, et il est significatif que la passion partisane de ce docteur paraisse l'aveugler au point qu'il oublie ses propres déductions, fort judicieuses, lorsqu'il note que « les régions où le pur spéculatif s'est maintenu le plus longtemps semblent être l'Allemagne et l'Italie, c'est-à-dire celles qui se sont le plus tard nationalisées... « En effet, le sentiment national connut en France un haut point d'exaltation dès 1792, alors que l'unification politique-nationale de l'Allemagne devait se produire près d'un siècle plus tard. C'est encore M. Benda qui remarque qu'en 1866 les catholiques allemands souhaitaient la défaite de l'Allemagne (4°).

---

(4) Ce pieux souhait ne résultait point, comme le fait entendre M. Benda, de la passion cléricale des catholiques allemands d'alors, qui soi-disant auraient vu dans la défaite de leur pays l'accomplissement d'une justice immanente dont, en vérité, ils se souciaient fort peu. Plus prosaïquement, leur désir était de voir crouler un système de gouvernement qui par sa structure semi-féodale s'opposait à l'expansion d'une économie déjà hautement développée. En effet, la structure politico-juridique de l'Etat allemand des années 70 était extrêmement retardataire. Représentant la grosse industrie et le commerce, les catholiques allemands, au lieu d'honorer le bien, songeaient aux barrières douanières, au parlementarisme, à l'enseignement obligatoire qui leur eût permis de disposer d'une main d'œuvre qualifiée, etc... Que la poursuite de leurs intérêts séculiers s'exprimât par le canal des passions idéalistes, à cela quoi de plus normal ? Le philosophe et le catholique donneront toujours telle interprétation métaphysique et chrétienne qu'il faudra pour extérioriser sous un jour respectable leurs mobiles dissimulés; c'est à l'historien et au psychiâtre de déceler la nature profonde de leur démarche. Au reste, comme les émigrés souhaitaient la défaite de la France afin de reprendre leurs privilèges féodaux, de même, ces bons Allemands aspiraient à la défaite de l'Allemagne afin d'acquérir des privilèges nouveaux. (A remarquer que si M. Benda

Il est intéressant de citer ici une phrase de Bainville, à titre de simple rapprochement, et avec la plus grande circonspection qui s'impose lorsque l'on se réfère en matière d'Histoire à cet auteur — où il est question de « mouvements de patriotisme dont le peuple français est coutumier... au siècle de Louis XIII. »

Entre l'attitude des clercs traitres à leur état et la sienne, la différence est purement formelle : elle est dans le verbe. Alors que les premiers, dans un élan de naïveté, ou, plus rarement, d'honnêteté intellectuelle, avouent parfois qu'ils sont jusqu'au cou au service de vils intérêts, M. Benda, lui, ne se libère jamais assez pour franchir le cap de quelques *mea culpa* dits sur le ton badin. On ne voit pas bien de quel droit moral ce docteur reprocherait leur zèle à un Barrès, à un Sorel, lui qui est le plus zélateur d'entre les zélateurs. — « Je donne toujours raison à ma patrie, même si elle a tort... » M. Benda n'en fait pas moins ; il lui donnera raison même si elle a dix fois tort. Mais, ô horreur ! jamais phrase pareille ne sortira de sa plume : M. Benda n'aime pas que l'on le surprenne à servir, à niveler le chemin aux intérêts séculiers. Il foulera sa justice aux pieds, il salira la blancheur de son dogme, décrètera moral l'immoral, vrai le faux, gratuite la rapine, dès lors que la France sera de la partie. Ce « régulier dans le siècle » sera irrégulier jusque dans son âme, tout en appelant traitres ses confrères dont beaucoup n'avaient jamais prétendu au sublime désintéressement ; à ce désintéressement qui est, dit-il, sa règle d'or. — « Si la France eût entrepris une guerre injuste, j'eusse probablement nourri la faiblesse de souhaiter *tout bas* (c'est moi qui souligne) son triomphe. » Souhaiter tout bas ce qu'on condamne tout haut, étayer de son autorité doctorale les pires exactions, — il se peut, à la rigueur, que M. Benda le fasse sans la vue de la récompense; mais on ne peut s'empêcher de songer avec ironie à Jean Jacques Rousseau: « Jamais on ne me verra, prévaricateur de la vérité, plier mes maximes à ma conduite. » Combien mieux nous aimons l'honnête et grosse franchise d'un Barrès.

---

trouve les premiers proprement abjects, les seconds jouissent de toute sa symapthie : il est moral, il est juste de trahir l'Allemagne).

Il serait humilié, dit M. Benda, dans sa vanité nationale de ne point appartenir à une grande nation militaire (sans doute que la « justice » s'inculque *mieux* à l'aide des canons). De ces infidélités à l'état clérical, lesquelles venant de lui, ne sont plus que « pudeurs », M. Benda demande pardon à son problématique élève. Celui-ci eût-il jamais existé, ne pardonnera plus. Cet élève, je l'imagine coolie chinois, ou juif roumain, ou fellah égyptien, jeune, ardent, assoiffé de justice divine. Son bon maitre lui ayant dit un jour qu'il est un cas « ... où l'on peut, sans trop faillir à l'état de clerc, accepter une nation; c'est si elle est la France », — il voulut s'embarquer pour cet heureux pays. Mais, n'ayant pu obtenir le visa, il mourut de chagrin.

*
* *

Les hommes qui défendent leur pays pour cette simple raison que ce pays est leur, M. Benda dit qu'ils sont des patriotes irrationnels ; car seul est patriote rationnel celui qui combat au nom d'un principe moral. Mais comme son principe moral finit toujours, par un curieux processus métaphysique, dont on aimerait à connaitre le cheminement, par épouser les intérêts d'un nationalisme exacerbé, la différence est d'un ordre purement quantitatif.



C'est aussi un clerc casqué; en plus fin toutefois, en plus raffiné qu'un abbé Sertillanges, que le barde Déroulède.

Rejoignant les nationalistes intégraux, il regrette qu'en 1918 les Alliés n'eussent point effacé l'Allemagne de la carte du monde. Lors des événements de Septembre-Octobre 1938, M. Benda rejoignit dans leur haine du nazisme les va-t'en guerre staliniens, prêt à souscrire des deux mains au carnage universel. Il alla jusqu'à démissionner du « Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes », parce que cette organisation avait eu le front d'éditer un manifeste pacifiste On vit M. Benda abandonner le « rationalisme » et

n'obéir plus qu'à des sentiments de haine qu'il confond dans son esprit avec les intérêts de la France. Tel ce réfugié encore frissonnant au souvenir du pillage de sa boutique, qui mélange bonneterie et morale, rancœur personnelle et justice divine.

*

* *

Cet adulateur de la démocratie laquelle, estime-t-il, laisse intacte la liberté individuelle de l'homme, eût voulu faire déférer au Conseil de guerre deux jeunes filles qu'il avait rencontrées en août 1914, allant leur raquette sous le bras jouer au tennis; — parce qu'elles pensaient à autre chose qu'au salut de l'Etat.

Où cette fois-ci c'est l'Etat qui incarne la justice abstraite.

*

* *

Parlant du fascisme : — « Pour moi, je tiens que, par sa morale, la collectivité allemande moderne est une des pestes du monde... » Et que « ... par leurs actes et plus encore leurs dogmes, certains peuples se sont mis hors de l'humanité. » Mais : — « Si la France venait à se donner au fascisme, je la quitterais, mais n'irais pas, comme d'autres, travailler à l'étranger contre le gouvernement de ma nation... »

Ces deux propositions sont à tel point mal sonnantes, qu'on est porté à se demander si ce docteur n'est pas en train de contracter une assurance sur l'avenir.

— Dites tout de suite que je suis un lâche ! s'écria-t-il lorsque je lui avais fait cette remarque.

*

* *

« Je le demande, écrivait Clemenceau, quelle est donc la nation qui jamais a prétendu faire une guerre qui ne fut pas simplement défensive... Une nation qui veut faire la guerre est toujours en état de légitime défense. »

Depuis qu'il y a des nations et des guerres.

*
* *

La paille et la poutre.

Chez lui l'adoration du beau et du divin s'amalgame à tel point avec le fanatisme national, qu'il ne le condamne que chez les autres. Avec la ténacité des fanatiques, il persiste à confondre les intérêts séculiers de la France et la morale dont il s'est fait le prophète. Mais il se scandalise que d'autres en fassent autant, chacun avec sa morale respective. Il débusque avec une rare intelligence les motifs égoïstes tapis sous l'oripeau idéologique de ses confrères, surtout si ceux-ci sont Allemands, Cosaques, Chipeways ou Niam-Niams ; sans jamais se demander si son dogme à lui ne procède point de la même nature. Ce pourfendeur de l'inconscient est étonnamment dupe de lui-même.

*
* *

L'incapacité presque organique de s'élever de la passion au jugement dont fait preuve cet apologiste de la raison, est à nulle autre pareille. Elle se dévoile avec une clarté on ne peut plus désirable lorsque ce docteur avoue son désir de voir physiquement exterminés tous ceux dont la morale, pense-t-il, est contraire à la sienne. Abstraction faite que la morale qu'il croit néfaste traduit, sous une imagerie différente, des mobiles refoulés identiques à ceux qui motivent sa propre morale, il est évident — et combien significatif — que cet aveu constitue l'expression passionnelle à l'état pur d'un sentiment qui ne doit rien à un processus d'investigation rationnelle. Il tombe en effet sous le sens qu'une pensée finaliste, ou même simplement logique, s'abstiendra de condamner sur l'aspect *extérieur,* seul visible, seul palpable, d'une « peste »; elle s'attaquera au noyau du mal, cherchant à déterminer sa causalité intrinsèque. Un penseur qui raisonne autrement qu'avec ses sentiments saura que telle morale, qu'il réprouve, étant engendrée par tel mécanisme de faits parfaitement décélables, il y a lieu non pas d'occire un nombre astronomique d'individus qui ne font que *subir,* mais de s'en prendre aux sources du mal, malgré et contre tous les dogmes moraux ou pragmatiques.

Or, précisément, l'objet naturel de la philosophie de M. Benda consiste essentiellement — et quoi qu'il en ait — à dérober aux yeux du vulgaire l'origine de ses déboires; à lui montrer l'effet, sans toucher aux causes; à lui faire prendre des vessies pour des lanternes; à lui désigner l'ennemi là où il n'est pas, où il ne peut être.

Ce en quoi son enseignement est au service de ce qu'il s'imagine honnir.

*
* *

Jusques et y compris dans ses contritions, ce docteur se fait l'auxiliaire des intérêts terrestres, plus précisément l'auxiliaire de ceux qui socialement les détiennent. Une quantité impressionnante d'idéologies, les unes plus ingénieuses que les autres, ont servi et servent toujours à faire accepter aux humbles des iniquités qui eussent été depuis longtemps réduites à néant, n'était la parure morale dont on les revêt. Le rôle inconscient des idéologues consiste à faire dévier la révolte des opprimés vers des objectifs illusoires; soit à leur promettre une compensation extra-terrestre ; soit à les persuader que la justice n'est pas de ce monde, et que la lutte en vue d'obtenir un minimum d'équité est d'avance vouée à l'échec. — « Je me demande si l'humanité, en se rangeant aujourd'hui à ce régime, ne trouve pas sa véritable loi et n'adopte pas enfin la vraie table de valeurs qu'appelle son essence. » Se drapant dans la sainteté du « désintéressement », M. Benda se croit d'autant plus généreux à reconnaître l'incompatibilité de sa philosophie avec la vie, que la fonction spécifique (j'allais dire : mécanique) de son enseignement se résume dans cette morale : la justice est une pure spéculation de l'esprit, absolument étrangère aux choses de ce monde; c'est une valeur abstraite, en dehors et en deça des possibilités humaines; clerc, je me dois de la hisser au-dessus des vaines agitations terrestres ; il faut de tout dans un monde, moi je suis le prêtre d'un symbole éthéré; aussi vous avez tort de vouloir ramener la justice à votre échelle d'hommes : la justice n'est pas, c'est un conte des mille et une nuits; votre lutte est inopérante, vos combats utopiques, on n'embroche pas une ombre sur le fil

d'une épée; du reste, vous n'en êtes pas dignes car « j'aurai inventorié au mieux que possible l'impiété de mon époque, en laissant assez bien entendre qu'il n'y a guère à y faire. » (5)

On voit comment M. Benda apporte sa pelletée de ciment au « violent perfectionnement des volontés réalistes. » La loi de ces « volontés réalistes » est de ne jamais se montrer à visage découvert, leur efficacité étant à ce prix. Le travestissement est leur condition d'être, leur condition *sine qua non*. Leur emprise est telle, leur voracité telle, qu'il leur faut plus d'un faux nez pour s'y dissimuler. Comme on découvre au fond d'une corolle un nid de parasites, il faut écarter les pétales de la réthorique cléricale pour y reconnaitre le bacille temporel.

*
* *

Les critiques qui reprochent à M. Benda qu'il n'est point « dans la vie », renforcent sa thèse. Etre plongé tout entier dans le bain et prétendre ne point y être, c'est la suprême tromperie.

Jean MALAQUAIS.

---

(5) Car, « quelque inégalité, dit Bossuet, qui paraisse entre les conditions des hommes, il ne peut y avoir grande différence entre de la boue, et de la boue ». Remplacez *boue* par *fèces*, et vous aurez toute l'éthique L. F. Céline.

Sang Bleu [1]

Voici que les empires et les nations fondent sous l'usure
[des âges
Les grands noms de l'armorial s'effacent au livre du temps
Ce bruit de la sève dans le bois des trônes chancelants
Et toute l'Europe qui s'effrite et se morcelle et qui naufrage
Plus même une bouée à la mer rien qu'un phare au fond
[de la nuit
Et cette épouvantable fatalité qui pèse sur les dynasties
Cette revanche de notre condition humaine et de notre escla-
[vage

Te souviens-tu de ces grands chambellans dorés sur tranche
[au bord de l'Adriatique
Le Palais de Miramar alignait ses terrasses en marbre blanc
Le bois des îles et les margelles et les gondoliers diaphanes
[dans le vent
Et deux enfants exaspérés qui faisaient des rêves chimé-
[riques
Pendant qu'à Vienne, Johan Strauss raclait ses valses nos-
[talgiques
Ils ont adossé leur amour à l'immense empire de François-
[Joseph
Au loin le Tyrol escalade le ciel de toutes ses cîmes nei-
[geuses
Les mauvaises nouvelles traversent les états avec la rapidité
[de la T.S.F.
Ecoutez le grondement sourd des nationalités belliqueuses
Voici la Hongrie romantique enfermée dans une langue à
[double tour
Voici les Allemands à crâne ras sous les frondaisons Autri-
[chiennes
Voici la Bohême avec ses femmes aux yeux de porcelaine
Voici les Slaves à poil dur dont la terre bat comme un tam-
[bour

(1) D'un poème à paraître prochainement sous le même titre aux éditions de la N.R.F.

Voici les Tchèques gutturaux aux lèvres fleuries de con-
[sonnes
Voici les Roumains ceux de Bosnie-Herzégovine et ceux de
[la Dobroudja
Il faut rêver pour oublier à l'heure où chantent les czardas
A l'heure trouble du vin de Grinzing il faut rêver pour
[oublier tout ça
Pour oublier que c'est l'Autriche-Hongrie et que c'est l'au-
[tomne
Et que Kossuth chante cet air maléfique de la révolution
Et que les peuples de l'empire s'ouvrent comme les bogues
d'une chataigne
Il faut pleurer pour oublier, il faut oublier pour mieux rêver
[à ce long règne
Et aux archiduchesses à taille de guêpe qui font si bien de
[l'équitation

Ecoute Maximilien c'est l'heure où les lagunes sont violettes
Mes lèvres sont douces et molles comme les brumes d'oc-
[tobre sur l'Escaut
Connais-tu la fraîcheur du soir dans les oseraies au bord
[de l'eau
Et les bruyères cette maladie honteuse au fond des cam-
[pines muettes
Nos yeux joignent le bleu comestible des montagnes dans
[le brouillard
Le philtre ensorcelé auquel il faut guérir nos fièvres
Je bois la douce paix du soir au crépuscule de tes lèvres
Je bois la paix de tes lèvres au doux crépuscule du soir
Notre amour est si grand qu'il a besoin de floraisons im-
[possibles
Toute la démangeaison impériale des drapeaux couleur de
[printemps
Un nouveau Danube et nos deux noms percés comme des
[cibles
Avec un cœur à flèche gravé dans les arbres du temps
Et toutes les anémones de l'espoir en cette fin de jour pai-
[sible
Et nos lèvres comme des blessures et nos cœurs le tien et
[le mien
Et l'orfèvrerie des orchidées écoute écoute Maximilien !

« Sur un fond de turquoise le Popocatepelt signe le ciel
[de toutes ses fumées

« Il y a des fleurs à langue de feu et les étoiles mûrissent
[dans les bougainvilliers
« L'Atlantique a fait reculer Vera-Cruz devant ses raz de
[marée
« Et parfois dans les faubourgs du soir il y a des chansons
[désabusées
« Les Indiens debout sur des îles de fleurs descendent le
[canal de Xochimilco
« D'étranges perroquets connaissent seuls l'espéranto de
[la verdure
« Des doigts aztèques cueillent les pétales des légendes au
[bord du Rio
« La force motrice des Indiens bleus endormie au fond des
[vieilles sépultures
« Et l'obscurité linéaire des Pyramides de la lune et du
[soleil-levant
« La viande au piment les lianes géantes et les mangues
[mûres
« Et les agaves en forme de jet d'eau où dort la rosée des
[jardins flottants

Comment un cœur humain résisterait-il à tant d'aventure
Le Mexique est un énorme bouquet qu'il faut respirer les
[yeux fermés
Manteau de Montezuma ourlé de pierres en ciselure
Et les soixante-deux vice-rois qui te précèdent dans l'éter-
[nité
Carlotta Carlotta impératrice admirable des rêves chimé-
[riques
Héroïne de l'amour conjugal jusqu'aux frontières d'où on
[ne revient pas
Princesse de mon pays reine de légende impératrice du
[Mexique
Tu as raison il faut oser s'en aller pour ne plus revenir,
[Carlotta

Maintenant je suis au Fouquet's et Paris tourne dans la
[pluie derrière ses étamines ajourées
On entend les mitrailleuses du désir qui nous visent de leurs
[femmes trop compliquées
Les patineurs inscrivent un nouvel alphabet sur la glace en
[viande fraîche de nos cœurs

Je me souviens d'un tableau avec un coin de vendredi tout
[en dentelle
Douceur des dimanches après-midi quand pleurent les con-
[cierges de l'irréel
Elle avait des cheveux en frange de nuage et je sais que
[ses yeux étaient ailleurs
Du côté du Sud où mes mains absentes caressent cette
[grandeur insoluble
Villes du Mexique qui allumez vos pierreries comme des
[chasubles
Ecoutez les mots que j'invente pour qu'un cœur de femme
[soit moins exilé
Je vis avec cette aventure des Aztèques réinventés
Hommes fermés à double tour à la poésie de ceux qui se
[taisent
Ecoutez écoutez sans comprendre les mots de l'amour que
[rien n'apaise.

Maintenant Vera-Cruz est à l'horizon il y a des délégations
[de Mexico
C'est ici que Cortès et ses cinq cents fantassins brûlèrent
[tous leurs vaisseaux
Voici les vieux hiéroglyphes espagnols sur les pyramides
[géantes
Les villes se reconnaissent dans le soir rien qu'à des par-
[fums de fleurs
L'œillet, l'héliotrope, le jasmin et d'étranges floraisons
[ardentes
Il faut un nom pour les fleurs inconnues et un peu d'amour
[au fond du cœur
Voici Tenochtitlan l'immense ville aquatique avec ses pro-
[menades
Juarez s'est retiré vers la Cordillère avec Porfirio Diaz
[l'homme-amadou
Les grands xylophones des cactus barbus sont au garde
[à vous
Et Carlotta hume son empire à travers une odeur douce de
[muscade

Les condors chauves en forme de gargouille planent haut
[dans le vent
Du haut de l'Oaxaca descendent des ânes chargés de va-
[nille

Et parfois au crépuscule les cordillères allument leurs in-
[cendies
Et Maximilien songe aux rois Aztèques dont il est le des-
[cendant
Qu'importent ces poteries à couleur rouge comme le Sang
[des Indiens tristes
La petite vérole noire hante les marais et fleurira au bord
[des pistes
Voici Chapultepec aux marches pavées de lapis-lazuli
Le palais ouvre ses gradins sur un rocher de basalte et de
[porphyre
Voici l'étang cerné de cèdres où des nénuphars blancs se
[mirent
Voici les patios du rêve les neuf cents arches du Paradis
Contre les fresques des grands murs les Indiens jouent à la
[pelote
Et l'on entend le croassement guttural des zopilotes
O belle impératrice à crinoline regarde les cacatoès en cou-
[leur tendre
Ton attelage à la daumont avec ses mules si bien carapa-
[çonnées
Et toutes les promenades bordées d'eucalyptus et d'oléan-
[dres
Et cette « palombe » de Choncha Mendez que tu m'as si
[souvent fredonnée
Maintenant il n'y a rien que l'Europe et son indifférence
[ensorcelée
Voici l'anniversaire de Napoléon III et les frondaisons
[épaisses de Saint-Cloud
Prends garde au « charlatan » l'orangeade est empoisonnée
Et parfois tu rêves à ton beaux Max et tu te recrées ses yeux
[si doux
Et parfois tu fermes les yeux pour mieux retrouver ton
[Mexique
Les Indiens de ton imagination passent dans des paysages
[féeriques
Et parfos tu fermes les yeux pour être plus près de ton
[amour
Et puis te voici toute seule au Vatican où tu délires
Ton cœur n'appartiendra bientôt plus à cette terre qui se
[retire
Ton cœur appartient au Mexique et à Maximilien pour tou-
[jours
Il n'y a plus rien que ton pauvre corps de femme qui défaille

Voici Queretaro avec l'Empereur vaincu au haut des rem-
[parts
Il pleure en écoutant les troupes qui chantent des refrains
[canailles
« Adieu Carlotta, adieu mon amour » il n'y a plus que le
[désespoir
Le désespoir et l'œil froid de douze canons de fusils dans
[l'aurore
Mon désespoir et le désespoir du peloton d'exécution
Il n'y a plus rien qu'une impératrice qui rêve encore
Dans un grand parc et qui n'appartient plus à notre civi-
[lisation

Robert GOFFIN.

Jacques Bénet qui, dans la défense de l'idée chrétienne, déploie volontiers une fougue et une véhémence inspirées de Léon Bloy et de Bernanos, nous a communiqué voici quelque temps une violente diatribe dans laquelle il déclare que seul lui paraît valable, pour s'opposer à la barbarie de plus en plus menaçante, un catholicisme dégagé de l'impureté et de l'hypocrisie qui en ont à peu près altéré l'esprit et compromis le destin.

Selon Jacques Bénet, toute entreprise idéologique séparée des dogmes de la religion, joue sur de prétendues valeurs privées de substance réelle ; non seulement elle demeurera inefficace, mais ne pourra contribuer qu'à une confusion générale, qu'à une chute de l'humanité dans le chaos.

Bien que nous ne souscrivions pas tout à fait au point de vue de Jacques Bénet et qu'il n'appartienne pas à notre revue de se placer exclusivement sous le signe de cette orthodoxie, nous estimons qu'un témoignage de cet ordre, dont on ne peut nier l'authenticité et le caractère pathétique, méritait d'être entendu. C'est pourquoi nous en avons décidé la publication dans nos colonnes, non toutefois sans avoir pressenti divers de nos collaborateurs qui, pour la plupart, ont apporté sur la question soulevée par Jacques Bénet des commentaires que nous croyons également devoir reproduire.

L'ensemble forme une sorte d'enquête que nous n'avons pas expressément suscitée, mais que nous livrons néanmoins à nos lecteurs avec l'espoir qu'ils trouveront peut-être une réponse aux questions angoissées qui s'élèvent du monde actuel.

Avec des Cartes truquées

Ce n'est pas drôle de jouer dans un monde où tout le monde triche. »
(Cité par André Gide)

I

Les Démocraties ? Des idées chrétiennes devenues folles !

On retient de l'enseignement de la Croix, juste ce qui peut servir à faire coffrer les assassins et aussi à vous expliquer à vous-même pourquoi vous ne pouvez tout de même pas vous conduire comme le dernier des derniers: ça, c'est important. Il faut avoir quelque chose à répondre au salaud qui demandera : De quel droit me fustigez-vous ? Quelque chose sous la main : la raison, la solidarité, la science sociale, etc...

L'Evangile est dangereux. Vous pensez si l'autre aurait la partie belle : la paille et la poutre ! L'Evangie est d'un maniement difficile : c'est un explosif. Il vous a de ces exigences ! pratiquement on n'est jamais tout à fait en règle avec lui. Les saints en savent quelque chose. Tandis que la raison, la solidarité ou la science, il n'est que d'avoir les braïes à peu près nettes du dehors, parce que, du dedans, qui va y voir ? Avec eux, on est facilement en état de grâce, un espèce de saint à tarif réduit.

Le problème que se pose le moraliste contemporain, en l'an septième du règne de M. Albert Lebrun, est ainsi très simplifié : glaner dans l'enseignement de la Croix les quelques petites choses qui sont uti-

les à notre ordinaire, mais en laissant soigneusement de côté le Crucifié.

Quand ils nous racontent, que la science, la raison ou l'expérience les ont amenés à des conclusions néo-chrétiennes, ils nous la baillent belle. En fait, ils ont vu à peu près qu'elles étaient, sentimentalement parlant, les exigences morales essentielles de l'homme et ils ont bâti leur système en prétendant que c'était la raison ou l'expérience qui le leur avait imposé. Quand ce vieux fou de Nietzsche disait que les morales sont le langage figuré des passions, il savait très bien ce qu'il voulait dire. Et Bradley qui définissait la philosophie comme l'art de trouver de mauvaises raisons à ce que l'on croit d'instinct !

Vous pensez, que si moi, je m'avisais d'écrire : Couchez avec qui il vous plaira, enrichissez-vous par tous les moyens, étranglez quiconque vous gêne sur la route, je me ferais des ennemis irréconciliables de tous ceux qui ne veulent pas que ces choses-là soient dites : les candidats cocus ont l'épiderme délicat.

L'école libérale n'a jamais prétendu autre chose, mais pas sous cette forme-là : on sait vivre ! Bien au contraire, elle a toujours pris soin de préciser que les solutions qu'elle préconise sont les mieux faites pour faire régner l'ordre, la justice, la charité, le droit, la vertu... Bref, toute la soupe aux myosotis : « Je n'aime pas les gens qui crient ; à bas l'argent, car ils finissent toujours par crier : à bas l'esprit. »

Après ça, les gosses des ouvriers, dans les manufactures lyonnaises ou alsaciennes, pouvaient crever en moyenne à l'âge de deux ans. Après ça, il faudra attendre des grèves, des émeutes et du sang versé, pour que les manufacturiers très-chrétiens donnent à leurs salariés, avec le repos dominical, la possibilité d'assister à une messe hebdomadaire. Il faudra les occupations des usines de 1936 pour que ces mêmes philanthropes s'avisent que quinze jours de congé peuvent être un utile repos après une année de travail.

Essayez d'imaginer la psychologie d'un ouvrier qui n'a jamais rien obtenu qu'en se bagarrant et à qui, en définitive, toute bagarre a fini par être profitable. C'est une sorte de distributeur automatique : on donne un coup de pied, et il sort un caramel mou. Que voulez-vous ? Il en a pris l'habitude et il s'imagine qu'il

pourra indéfiniment donner des coups de pied et qu'il en sortira indéfiniment des caramels mous. Je sais fort bien que, dans beaucoup de cas, les patrons sont arrivés aujourd'hui à la limite des concessions et que le prochain coup de pied cassera la machine sans en extraire aucun caramel. Mais comment le peuple saurait-il ? Il a toujours vu l'appareil fonctionner avec une telle régularité ! Et pourquoi croirait-il l'avertissement de ses employeurs, qui, à chaque concession nouvelle, se sont écriés qu'ils avaient atteint la limite du possible, alors que cette limite a sans cesse été franchie ? Il y a vingt six ans, à la tribune du Sénat, le marquis de Dion ne prophétisait-il pas que la journée de dix heures allait mener à une ruine certaine de l'industrie métallurgique ? Et le Ministre Lémery, en 1936, expliquait aux électeurs de Gray, à propos des hausses de salaires, qu'« il n'appartient à personne d'augmenter artificiellement la valeur de son travail, qui est et reste fixée par l'automatisme des faits économiques, par le mécanisme impitoyable des prix. »

Tout le problème est là : les patrons se sont enlevés le droit de parler à leurs ouvriers dont ils ont radicalement perdu la confiance et les ouvriers sont aujourd'hui aux mains d'un certain nombre d'ambitieux bien rentés et dont pratiquement les rentes augmentent dans la proportion même du désordre qu'ils sèment. La charité, et aussi le désir de ne pas connaître les bancs de la correctionnelle, m'interdisent de citer des noms propres qui sont d'ailleurs sur toutes les lèvres.

Telle est la question sociale. Elle est insoluble par les seuls procédés dont dispose l'économie politique. Il y faudrait un renouveau moral qui soulèverait au moins autant de difficultés qu'en a rencontrées l'évangélisation des Gaules. D'autant plus que l'an de grâce 1939, les Hilaire de Poitiers n'abondent pas.

Ces considérations en forme de hors-d'œuvre ne sont peut-être pas tout à fait inutiles, car elles font toucher du doigt à quelles conclusions désespérantes aboutissent les morales, plus ou moins dérivées de la règle évangélique, quand on les sépare de leur tronc qui est la Croix avec Jésus-Christ cloué dessus. De

Victor Cousin à Léon Duguit, ils ont voulu établir un ensemble de règles qui fourniraient à l'homme d'approximatives raisons d'agir, qui étayeraient tant bien que mal un monde qui brinqueballe, un vieux monde dévasté et branlant qui a tout de même gardé au fond de sa mémoire le souvenir du temps où il était chrétien.

De là est sortie cette sarabande de morales affolées, affolées de sentir au plus intime de leur moelle un germe de corruption qui ne pardonne pas. On a essayé de prolonger artificiellement et sans vouloir arriver au vrai remède, qui est le Verbe de Dieu fait Chair, une chrétienté en décrépitude : ainsi a-t-on vu des infirmières s'obstiner à coller des ballons d'oxygène à des lèvres exsangues, quand déjà le cœur ne battait plus.

Jamais on n'a fait aussi ample consommation d'éthiques qu'au cours du XIXe siècle et à l'aube du XXe, des principes de 89 à M. Albert Bayet. Toutes ont un trait commun : masquer à l'homme la dure évidence qu'après le Prophète a exprimée l'Apôtre : « Si les morts ne ressuscitent pas, mangez et buvez. » S'il n'y a pas un Dieu, et un Dieu transcendant pour justifier et expliquer chaque geste de la pauvre vie quotidienne, chaque exigence de ce cœur misérable infini, il n'y a place que pour l'hédonisme ou le désespoir : Rimbaud le savait bien ! — Je songe à cette jeune tuberculeuse incurable que je rencontrais saoule dans les boîtes de nuit de Cannes.

Le trait commun de toutes ces morales c'est qu'elles s'imaginent pouvoir se passer d'un absolu. Et de fait, elles ont pû vivre quelque temps. Certaines mêmes ont eu leurs héros...

Offerts à quelques dieux qui n'est pas le vrai Dieu
Frappés sur quelque autel qui n'est pas holocauste
Perdus dans la bataille ou dans quelque avant-poste,
Tombés dans quelque lieu qui n'est pas le vrai Lieu.

Les principes de 89 ont eu les soldats de l'An II. Le communisme a suscité des élans énormes. Péguy le dit : la mystique républicaine, c'est quand on mourait pour la république. Il y a des hommes qui ont vécu durement leur dure vie d'homme, qui sont morts

durement de leur dure mort d'homme pour des fins purement terrestres, purement charnelles, et qui les auraient rudement dégoûtés si par malheur ils avaient pû les atteindre, si elles n'étaient pas restées pour eux poétisées par le mirage du futur : les anciens terroristes des journées d'octobre, que M. Staline envoie allègrement au poteau d'exécution, doivent en savoir quelque chose. Et M. André Gide... Il y a eu pendant la deuxième moitié du siècle dernier des épiciers qui se sont ruinés jusqu'au dernier sou, qui ont donné peut-être plus que leur vie, puisqu'ils se sont dépouillés de ce qui en faisaient pour eux le prix et l'agrément, pour qu'à leur nom ne soit pas accolée l'épithète infamante de failli, pour faire honneur à leur signature.

Pauvres morales sans assise, sans l'indispensable pierre d'angle dont il est écrit que l'édifice tout entier reposera sur elle, qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Quelle distance des Trois Glorieuses à l'Affaire Stavisky, de la Conspiration des Egaux aux parlementaires bien rentés de la 2e Internationale, de Lénine crevant de faim au potentat qui tremble de peur derrière les murailles du Kremlin !

II

Il n'y a rien en tout ceci que de très naturel : de déchéance en déchéance, on devait en arriver là. Si l'on ne met pas la charité à la base du droit, on laissera bientôt le champ libre à la force. Or, rien ne peut convaincre l'homme de charité, hormis la parole : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même pour l'amour de Dieu. » *Unus subveniet alteri tanquam fratri suo :* que l'un aide l'autre comme son frère, disait le droit médiéval. (1) Cherchez toujours quoi que ce soit d'analogue tout au long du code civil, ou dans les exposés des motifs des lois sociales de 1936-1937. Et de tels commandements n'étaient pas lettre morte.

---

(1) Charte de la ville d'Aire au XIIIe siècle, citée par le P. Spicq O. P. dans son commentaire des questions 63 à 66 de la Somme Théologique. (Desclée, Ed. La Justice. Tome II page 352).

« Dès le XII[e] siècle, les marchands dépensent une partie considérable de leurs profits dans l'intérêt de leurs concitoyens, fondent des hôpitaux, rachètent des tonlieux. L'amour de gain s'allie chez eux au patriotisme local. Chacun est fier de sa ville et se dévoue spontanément à sa prospérité (1) ».

De déchéance en déchéance on devait fatalement en arriver là. On a renaclé devant une morale qui exigeait des saints. On a essayé de se suffire d'une autre qui se contentait d'honnêtes gens. Puis, même celle-là a paru encore trop dure et on a fini par instaurer, sous le nom de réalisme, une règle tout juste bonne à glorifier les goujats. Réalisme, réalisme... Au regard de cette éthique, la dureté des classes possédantes vis-à-vis des déshérités trouve son exacte contre-partie dans la haine des déshérités contre les possédants : selon que l'une ou l'autre possèdera l'empire, chacun tirera la couverture à lui. C'est l'histoire des conflits ouvriers de ces dernières années : des conventions collectives qu'on signait sous la menace et qu'on paralysait par l'astuce.

« Pourquoi es-tu dans l'abondance et lui dans la misère sinon que tu acquières les mérites de la dispensation et lui pour qu'il obtienne la récompense de la patience. » Ainsi parlait saint Basile. (2)

Nous avons fait du chemin depuis...

III

Ce qui devait arriver est arrivé : le monde chrétien ayant renié la croix, l'héritage chrétien n'a pas tardé à se dilapider aux mains de successeurs prodigues, trop avaricieux pour le rejeter d'un seul coup comme un héritage auquel on renonce, trop lâches pour accepter la dure évidence que la chrétienté ne se débite pas en détail et qu'il faut la prendre toute avec la croix qui est en tête ou la renier toute. Ces mauvais

---

(1) H. Pirenne. Les villes du Moyen-Age. Bruxelles 1927. Page 183. Cité par le R. P. Spicq. Loc. cit.

(2) De Nabuthe. Jezraelita.. Cap XVI n 67, cité par le R. P. Spicq ; op ; cit. page 336.

légataires gaspillèrent l'héritage avec parcimonie, ce qui est le plus sûr moyen pour se trouver un jour les mains vides.

Alors, on voit curieusement se faire jour cette idée que l'Evangile est périmé, qu'il faut trouver autre chose... Au début, l'hypothèse est timide. Machiavel que l'ascèse n'a jamais dû gêner beaucoup, ne manque pas une occasion de protester de son christianisme, et M. Marcel Prévost, entre un bécot et une claquette sur le derrière, conseillera à Françoise la lecture de Saint Matthieu.

Parvenu à ce point extrême de sa courbe, il ne restait plus au christianisme que la coulpe du pénitent ou le reniement de l'antéchrist.

Nietzsche le premier osa regarder l'Ensanglanté et chercha une injure qui fut à la mesure de l'Homme : c'était un fou et on l'interna dans un asile. Un demi-siècle après, un autre renouvellera le blasphème : cette fois on en fera un Dieu.

Du *Zarathoustra* à *Mein Kampf*, les choses avaient changé : quelque déchristianisé qu'ait été le XIX[e] siècle, il n'a pas encore rompu ouvertement avec ce qui fut la solive maîtresse de l'Occident : il n'ose pas. Mais la chrétienté, la morale traditionnelle garante du droit de la justice, ont lentement achevé de se corrompre, comme un membre détaché du tronc : on a nié la divinité de Jésus-Christ tout en essayant de conserver sa parole. Un Dieu n'était plus là pour prendre l'homme par la main et lui montrer la route, et le démon du doute reprenait l'empire des cœurs.

Que l'on essaye de se figurer les réflexions d'un homme tel qu'Hitler en face de l'Allemagne en 1925 : six mille suicides par an, une misère sans nom, sans patience, et sans espoir dressée contre un luxe sans miséricorde, plus triste que la misère ; et déferlant sur l'énorme empire, de la Poméranie aux houblonnières d'Alsace, cette vague gluante d'impudeur triste et de décrépitude : voilà ce qu'Hitler vit de cet Occident qu'on continuait à appeler chrétien.

Il essaya de parler, on le mit en prison. Aux frontières, des nations dont les porte-parole faisaient appel sans cesse au droit de la liberté et à la justice tandis qu'ils chargeaient sa patrie des chaînes d'un impi-

toyable esclavage. C'était ça, l'Occident chrétien, ces créanciers escortés à chaque instant de l'huissier et du commissaire de police ?

...La superbe brute blonde en quête de proie et de carnage... Quel magnifique haussement d'épaules n'aurait-elle pas en face de ce droit, ce Droit avec un D majuscule, aux formules stériles auquel s'accrochaient désespérément les petits maîtres suants de peur ! Et cette face exsangue du Christ qui contemplait la scène, ce juif dont l'enseignement pleurnichard et étriqué avait imposé un terme au somptueux exode du germain. Et cet affreux Paul de Tharse, procédurier et tyrannique ! Cette bassesse était leur héritage.

La révolte dont rêve le prisonnier aura la couleur de cet azur qui n'est pas tombé sur la tête de ses ancêtres orgueilleux. S'il le faut, elle aura la couleur du sang. Le néo-paganisme hitlérien et raciste qui en ce moment même triomphe — et avec quelle insolence — (1) de l'ennemi chrétien, ce vieillard vêtu de blanc que l'on appelle le pape — est né dans l'ombre d'une geole, dans la cellule d'une prison de district. Cette morale de la force, qu'elle est donc forte en face de la morale du droit qui n'a plus pour la défendre que des hommes prêts à la trahir. Comment mourut le Christ ? En pleurnichant sur la Croix. Comment mourut Planetta ? En criant : vive Hitler et vive l'Allemagne (2).

Tel est l'Evangile nouveau.

Ce n'est plus l'autorité divine, l'autorité d'un Dieu transcendant qui détermine l'échelle des valeurs. Ce n'est pas l'amour de ce Dieu — ou sa crainte — qui donne au croyant une valable raison d'agir et un sens à chaque acte de sa vie. Le critère est ici un idéal d'honneur mal formulé et une soumission aveugle aux exigences de la collectivité : la race, l'état, la nation.

Mais à moins de supposer une refonte totale des psychologies individuelles — travail auquel l'Allemagne nazie se livre avec autant d'acharnement que la Russie bolchevique — comment éviter que la pau -

---

(1) c. f. Le discours de M. Mussolini du 30 juillet 1938 dans lequel l'allocution du pape sur le racisme est traitée d'« absurde ».

(2) Cité par *Le Petit Dauphinois* de Juillet 38.

vreté d'un tel idéal n'installe à nouveau le doute dans les cœurs ? La déesse France de M. Charles Maurras, quelle piètre divinité de seconde main ! Qui me convaincra d'immoler sur son autel ma vie irremplaçable? Les sacrifices humains de l'antiquité, Abraham ou Agamemnon, c'était une chair offerte en holocauste à un Dieu incorruptible. Mais pourquoi préférer la déesse France à ma vie unique, si derrière cette déesse France il n'y a plus rien ? Pourquoi combattre les bêtes à Ephèse si les morts ne ressuscitent pas ? Conçu à la façon Maurassienne — ou plutôt généralement nationaliste — le sacrifice à la Nation c'est Iphigénie abattue, non par la volonté d'un dieu, mais par la seule fantaisie d'Agamemnon, sanguinaire et burlesque.

J'entends bien la réponse, parbleu ! que le sacrifice est grand tout de même au regard de l'homme qui se sacrifie, qu'il exalte les plus hautes valeurs humaines d'honneur et d'abnégation. Et là-dessus tous les généraux Cherfis d'emboucher dans feu l'*Echo de Paris* la trompette de l'enthousiasme.

Il se peut, il est certain même que la remarque ait été jadis pertinente. Mais l'est-elle encore aujourd'hui? On peut penser ce que l'on veut des croisades; nul ne contestera que c'étaient des mâles, les quinze ou vingt mille chevaliers de la quatrième, dont Geoffroy de Villehardouin, maréchal de Champagne raconte l'histoire. Ils mettent leurs biens en gage pour se procurer de l'argent et s'embarquent vers les lieux saints. En route ils rencontrent le fils de l'Empereur de Constantinople qu'un usurpateur a détrôné. Indignés par cette injustice les voilà qui conquièrent Byzance et remettent le dépossédé dans ses droits. A une condition pourtant : il devra rentrer dans l'obédience de Rome. L'autre promet et viole son serment. L'imposture indigne les chevaliers. Une deuxième fois ils reprennent la ville, couronnant empereur Baudouin, comte de Flandre et pendant des années défendent un contre cent le nouvel empire de Romanie contre les peuples voisins coalisés (1).

---

(1) Et le plus merveilleux c'est qu'ils ont fait tout ça uniquement pour l'honneur. (Oh! je sais bien que de plus malins m'expliqueront que les lieux saints n'étaient qu'un prétexte, l'em-

Et maintenant quand on veut comparer à ces êtres dantesques un quelconque général Franco — la croisade du Général Franco ! Nous en a-t-on assez rebattu les oreilles ! — qui pour plusieurs années met son pays à feu et à sang, le déchire pour des générations et des générations en d'inexplicables haines, le tout à grand renfort d'arabes pouilleux, de repris de justice et d'avions italiens et allemands, on est tout de même en droit de se dire que cet honneur humain que se flatte d'exalter ce nouvel évangile de la force, est tout de même un peu pâlot à côté de cet honneur chrétien — de ceux-là qui se dépouillèrent de leurs biens, qui abandonnèrent la douceur de vivre sous leur ciel natal, pour offrir à la chrétienté des empires gigantesques.

L'on se demande s'il était vraiment utile de saper les bases de l'Occident pour remplacer l'honneur du Maréchal de Champagne par l'honneur de ce Général, devant lequel récemment s'inclinait un nonce du pape, mais auquel un honnête homme refuserait de serrer la main.

Je ne suis ni philo ni anti-sémite. Je crois pourtant qu'il existe une question juive, que la nier c'est nier l'évidence, et qu'elle empoisonnera le monde jusqu'à la consommation des siècles. J'affirme pourtant, et pas un seul homme de cœur n'osera me contredire, que les persécutions juives en régime nazi s'appellent en bon français du sadisme et en meilleur français encore de la lâcheté. Chaque matin à Vienne me disait le professeur Hildebrand, et ceci n'est qu'un fait entre mille, la Gestapo fixe arbitrairement le nombre des juifs que les argousins devront arrêter et amener dans les geôles pour y être persécutés. C'est ainsi que deux S. A. arrêtent sans aucun mandat sur une plateforme d'autobus une jeune juive. Ils la forcent à laver pendant toute une journée les vitres d'une caserne, lui interdisant, même aux étages les plus élevés, de se tenir par les mains. Ainsi espèrent-ils que vertige ou défaillance, la malheureuse ira s'écra-

---

pire de Roumanie un paravent : qu'en fait, il s'agissait de fins essentiellement pratiques, d'obscures questions d'influences politiques et de commerce international : pauvres réalistes, je crains qu'à force d'être malins, vous ne finissiez par être des sots.

ser sur le sol, et ils pourront camoufler leur assassinat en suicide.

Au lendemain de l'Anschluss, il fallut enlever toute trace de propagande organisée en vue du plébiscite Schuschnigg. Des placards notamment, avaient été imprimés sur l'asphalte au moyen d'un liquide gras, qu'on devait enlever à l'eau de chlore. On réquisitionna tout aussitôt les adversaires du régime, catholiques, juifs, légitimistes pour effacer sur le sol ces traces de l'ancien régime. Défense leur fut fait de se servir d'aucun balai ni d'aucun chiffon pour frotter la chaussée. Ils devaient passer l'eau de chlore seulement avec leurs mains, et ce pendant douze heures par jour. Les malheureux, le soir rentraient les paumes ensanglantées et une nouvelle équipe les remplaçait...

Si c'est à cet honneur là qu'on devait aboutir, était-ce bien la peine de parler comme il est dit dans *Mein Kampf*, d'une doctrine tendant à une régénération universelle ?

Ils se croient les héritiers des vieux dieux germaniques et ils ressemblent beaucoup moins à Attila qu'aux Romains les plus bas de la plus basse décadence. Ne le trouvez-vous pas étrange, ce régime qui ne prétend se fonder que sur l'honneur et qui fait continuellement appel à des traîtres, qui consent de larges prébendes à un Guido Schmidt ? En France quand il fallut payer l'immonde qui avait vendu la duchesse de Berry on lui fit passer les billets au bout d'une pincette.

Les grands prêtres non plus n'ont pas offert à l'Iscariote un des postes les mieux distribués ni les plus honorifiques de la cité. Curieux honneur germain.

Et par un singulier paradoxe, cet évangile de la force n'ose même pas s'affirmer jusqu'au bout. C'est la force seule qui engendre le droit, proclame-t-il. D'accord ! mais quel besoin dès lors d'appuyer sur un prétexte de droit et de justice chacun de vos gestes ? Pourquoi, si vous voulez assassiner Schuschnigg, ne pas le tuer au nom seulement de l'empire total que vous avez sur lui ? Il est à votre merci : au regard de votre éthique, cela devrait largement vous suffire. Il faut que vous vous sentiez bien peu solides sur vos bases pour échafauder encore contre lui des systèmes d'accusation, sans oser dire à aucun moment la seule

raison véritable, qui est la raison du plus fort. Si le *nominor quia léo* vous suffit, ayez du moins le front de le dire, car entre deux assassins, mieux vaut encore celui qui ne s'affuble pas des oripeaux du justicier. Laissons l'assassin assassiner et le justicier rendre la justice. Cette spécialisation est plus propre.

Mais ce n'est pas votre façon de voir; vous êtes sujets à d'étranges timidités. Il vous plairait d'égorger l'homme et vous voudriez au surplus garder les mains propres : en vérité, vous avez d'inimaginables délicatesses (1).

Tout ceci ne vous empêchera pas de tuer le malheureux chancelier dont vous avez par avance résolu la mort. Mais tant qu'à noyer le chien, il eut été plus honorable de ne pas l'accuser d'abord de la rage.

Ce n'est pas là un fait isolé. Il vous convenait d'envahir l'Autriche. Là encore votre force a eu raison de la faiblesse des démocraties occidentales ; mais pourquoi raconter que l'armée allemande n'est venue à Vienne qu'à la demande du Gouvernement Autrichien pour maintenir l'ordre ? Vous vous êtes emparé d'un pays voisin parce que vous étiez les plus forts. Dites-le donc ! Il semble que votre propre système vous emplisse d'une sorte de terreur. Vous êtes comme ces juifs superstitieux qui n'osaient pas prononcer le nom de Jéhovah.

La vérité c'est que vous jouez sur deux tableaux. Pour avoir dit que la force engendre le droit, vous vous êtes imaginé ressusciter la morale héroïque de vos ancêtres aux braies larges et aux yeux bleus. Vous n'avez rien ressuscité du tout, et vous avez tout bonnement enfanté une imposture. Rechercher dans la force le critère du droit revient à proclamer la valeur éminente de cette notion de droit dont vous faite litière par ailleurs. Le droit est un ordre transcendant à la force qui en assure l'exécution. A elle seule, la force est capable d'engendrer un certain ordre dont peut se satisfaire votre éthique : cet ordre ne sera jamais qu'un état de fait.

« Le droit, affirmez-vous par la bouche d'un de vos porte-parole, est ce qui est utile au peuple allemand;

---

(1) c.f. Paris-Soir, 28 Juillet 1938.

l'injustice est ce qui lui porte dommage » (1). Si vous aviez véritablement confiance dans la morale nouvelle que vous prétendez imposer à l'Occident, vous ne feriez pas appel à ces notions, surannées pour vous, de juste et d'injuste, et vous oseriez proclamer : Il n'y a ni justice ni droit et le peuple allemand impose par la force ce qui sert ses intérêts ! Au moins, soyez logiques. Le droit c'est le *beati mites quia possidebunt terram*. Eh bien vous voulez posséder par la violence cette terre charnelle à laquelle vous limitez vos aspirations, pillez, saccagez, déclanchez des guerres, incendiez Guernica et ypéritez l'Abyssinie. Mettez vous deux contre un quand il s'agit d'asphyxier des nègres, cent contre un pour assassiner des juifs; noyez les rebellions dans le sang et poussez les races au désespoir, puisqu'il paraît que c'est là votre honneur. Mais, pendant qu'il est temps encore, tandis que veille une dernière lueur dans votre conscience et dans votre esprit, songez qu'il a suffi du fils d'un charpentier et de douze juifs résolus à ne pas se défendre pour culbuter l'empire de Césars.

Et voici que se prépare un drame bizarre et ridicule, une guerre de religion qui mettra aux prises dans une lutte sans merci des gens qui ne croiront plus à l'idéal pour lequel ils mourront, une sorte de croisade de la Croix contre le croissant, mais sans la Croix et sans le croissant. Ils se demanderont : A quoi bon se battre, et ils se battront quand même et l'héritage de cinquante siècles d'intelligence se mettra au service de la mort.

Ce sera pathétique et burlesque; des hérédo-chrétiens — pour qui la Croix n'est plus qu'un signe dont ils ont perdu le sens — s'entrégorgeant avec des hérédo-païens qui ne croient déjà plus à la valeur mystique de la force qu'ils exaltent. Ce sera la croisade du droit contre la force, mais d'un droit sans assise et d'une force sans confiance.

Ils se demanderont : A quoi bon se battre et ils se battront quand même et cinquante siècles d'expériences et de culture depuis la traversée de la Mer Rouge jusqu'au pont d'Arcole seront les témoins de l'uni-

---

(1) Dr Frick Ministre de l'Intérieur du Reich. Discours au Congrès des juristes allemands. Leipzig 1933.

verselle mort. Les Chaldéens n'auront découvert la géométrie, les Egyptiens inventé l'art de bâtir les pyramides, les Bretons n'auront appris à gouverner les navires sur la mer et les Romains à fortifier les citadelles, le dix-huitième siècle n'aura trouvé le calcul intégral, Pascal et Toricelli la pression atmosphérique, Berthelot la synthèse organique, que pour rendre plus complet et plus irrémissible l'anéantissement de ce monde affolé.

A quoi bon se battre ? A quoi bon mourir ? et déjà les halogènes corroderont leurs poumons qu'ils cracheront dans des cuvettes écarlates, avec des caillots de sang noir... Ils mourront de ne pas avoir su pourquoi vivre.

Déjà s'amoncelle à l'horizon la tempête qui ébranlera le navire jusque dans sa quille. Déjà déferle sur l'universelle angoisse un éclat de rire colossal. Le monde crève de peur. Avant même que n'aient apparu les signes dans le ciel, déjà, ils sèchent de frayeur. *Ils viennent de découvrir la mort.* Entre elle et son empire ne se profile plus le Dieu qu'ils ont renié; ils sont face à face avec elle. De l'Oural à l'Atlantique, d'un bout à l'autre de cet Occident qui fut chrétien, ils ont laissé s'éteindre l'espérance antique; ils grelottent de terreur. Ils ont refusé « Celui qui était venu les racheter de la puissance du sépulcre » et la puissance du sépulcre les tient sous son empire.

Ils se demanderont : à quoi bon mourir ? Et ils mourront dans la panique et tout leur savoir et toute leur intelligence ne servira qu'à rendre plus sordide leur mort : ils mourront par crainte de mourir, ils cèderont au vertige en face du néant absolu qu'ils auront travaillé si longtemps à connaître.

En ce temps là, Dieu dit à Noë : « Je m'en vais répandre les eaux du déluge sur la terre pour faire mourir toute chair qui respire et qui est vivante sous le ciel, et tout ce qui est sur la terre sera consommé. »

Jacques BÉNET.

COMMENTAIRES

DE M. GAETAN PICON

Que le monde contemporain manifeste une décadence tragique de la moralité, en tant que sentiment intérieur, — qu'il n'y ait plus autour de nous, qu'égoïsme et férocité, haine et malveillance sous le couvert des Lois et des Principes; comment ne pas le reconnaître et le crier avec Jacques Bénet ? — Mais que ce déclin moral soit dû à la disparition des croyances chrétiennes, voilà ce dont je me persuade malaisément et qui conduit l'auteur à des interprétations historiques inexactes. « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Si cet impératif est source de toute moralité, il n'est rien d'autre que l'expression d'un sentiment humain. Ce n'est point l'amour de Dieu qui le commande. Dans le précepte évangélique, il est permis de dissocier le mouvement du cœur qu'il implique de sa justification métaphysique. L'humanité a connu avant le Christ les précieux dévouements de cette tendresse. Elle les connait encore, en pleine régression de la foi chrétienne. Il est aussi abusif de prétendre que le Moyen-Age a vu coïncider les maxima des deux courbes dont l'une représente la croyance religieuse, l'autre le sentiment moral que de présenter le Droit médiéval comme l'expression la plus parfaite de la charité. Niera-t-on qu'il existe aujourd'hui plus de justice sociale ? Et si la Justice n'est que la Charité refroidie, si la Charité est source de Justice, le progrès de la Justice est pourtant inséparable de l'essor de la Charité. Si certains hommes du passé ont donné l'exemple d'une merveilleuse pitié (Jacques Bénet cite d'admirables paroles de Saint Basile), n'y eut-il pas, à l'origine des contrats collectifs de 1936, au-delà des remous de l'envie et de la peur, une exigence désintéressée de la conscience ? J'entends encore l'accent de poignante charité avec lequel Léon Blum, au début de son ministère, demandait au patronat d'examiner les revendications ouvrières « dans un large esprit d'équité ».

Seule la confusion qui est au cœur de ce texte (l'identification de la Morale et de la Métaphysique) peut permettre de rapprocher ces deux irréductibles:

la croyance en Dieu et la charité humaine. « Si les morts ne ressuscitent pas, manger et buvez... S'il n'y a pas un Dieu transcendant... il n'y a place que pour l'hédonisme et le désespoir. » Je ne comprends plus comment l'amour d'un Dieu transcendant nous inclinerait-il à l'amour du prochain ? S'il y a un « au-delà », un « au-dessus », il devient impossible de prendre un intérêt à l'univers humain (Marx l'a bien vu : toute Religion, toute Métaphysique est hostile à la volonté de progrès social). L'expansion de la fraternité humaine, suppose, au contraire, la négation de toute transcendance. « Aime ton prochain » ; c'est une règle de pure immanence, inconcevable s'il existe un Dieu, parce que son objet perd toute importance. Sans doute, l'Eglise s'est vouée à des tâches sociales. Mais elle ne fut pas sociale parce que chrétienne. « Les Démocraties ? Des idées chrétiennes devenues folles. » Je dirai plutôt : « La charité chrétienne ? La charité humaine devenue folle ». D'ailleurs, à côté de cette Eglise charitable et humaine, il existe une tradition d'ascétisme et de ferveur religieuse, au seuil de laquelle disparaît tout sentiment humain, où le mystique ne dialogue plus qu'avec Dieu. N'en doutons pas : c'est ici la conséquence logique de la postulation d'un Dieu transcendant. Si Jésus a été le propagateur d'une morale humaine, il a cessé, pour autant, d'être Dieu. Il a représenté le Christianisme charitable et moral : mais en rejetant toute transcendance. Sous le nom de Religion, Jacques Bénet confond, je crois, l'Ancien et le Nouveau Testament, Dieu parlant à Moïse sur le Sinaï et Jésus sur la Croix. L'Ancien Testament, dans sa révélation du transcendant, avec quelle dureté n'oublie-t-il pas toute charité ! Et le Nouveau Testament, dans son effort vers l'immanence, vers l'élargissement du cœur humain, ne rejette-t-il pas toute transcendance ? Avec sa lucidité coutumière, Nietzsche l'a vu, lorsqu'il oppose le message de Jésus à l'orthodoxie juive : « Le Royaume des Cieux est un état du cœur (il est dit des enfants : le Royaume des Cieux est à eux) — il n'est pas au-dessus de la terre » (*Volonté de Puissance*), I. p. 169 - Trad. G. Bianquis - N.R.F.) Et Spinoza : « La Béatitude n'est pas la conséquence de la vertu : c'est la vertu elle-même ».

Pourtant, les paroles de l'Apôtre : « Si les morts

ne ressuscitent pas, mangez et buvez », le « Alors, tout est permis ! » du père Karamazov, gardent bien un sens. Mais ce n'est pas dire que la Religion soit source de la Moralité. La Religion a bien imposé une morale, une réglementation de la conduite : par des promesses et des menaces appuyées au mirage de l'éternité, et non point par l'amour. Elle a *commandé* l'amour au nom de la résurrection des morts. Comment avouer plus clairement qu'elle prescrit moins l'amour que ses formes extérieures ? Car l'amour ne se commande pas (1). « Que les morts ressuscitent ou non, rien ne peut m'empêcher d'aimer mon prochain comme moi-même » : ainsi parle la Charité, la morale immanente. « *Parce que* les morts ressuscitent, il *faut* aimer son prochain » : ainsi parle la Religion transcendante. Le système moral issu du christianisme rejoint cette caricature de la moralité que Bénet dénonce avec force dans notre monde actuel déchristianisé. Il est dicté par une croyance extérieure au sentiment moral : il est en dehors de la moralité; c'est une dialectique de la peur et de la cupidité. Mais ces remarques qui portent contre la forme transcendante de la Religion, ne portent plus, contre sa forme immanente : le Christ n'a jamais justifié son exigence de charité par la promesse ou la menace. « Jésus, remarque Nietzsche, ne s'attache pas à toutes les grossières formules qui règlent le commerce avec Dieu... il se défend contre toute la doctrine de l'expiation et de la rédemption » (*ibid.*) Il sait bien que l'amour ne se commande pas.

Nier l'immortalité de l'âme n'équivaut pas à rejeter la morale. Je crois profondément que cette négation enlève à notre comportement son importance apparente, qu'elle *déréalise* le monde de notre action et de notre vie. Mais elle ne peut ôter le sentiment moral qu'à ceux qui en sont déjà dépourvus. Car l'Amour ne se supprime pas plus qu'il ne se commande. Encore que je sache que les gestes dictés par la charité ne m'engagent plus pour l'éternité, encore qu'ils soient aussi fragiles qu'architectures de nuées ou de sable, je suis contraint de les accomplir. Inversement, la croyance en la survie ne garantit que la forme extérieure de la

---

Kant l'a montré dans la *Critique de la Raison pratique.*

moralité. Il est curieux de voir J. Bénet fuir avant tout une morale du comportement seul, coupée de toute relation à la conscience et recommander, pour restaurer l'infériorité morale, une réforme qui ne peut en rétablir que l'apparence la plus superficielle et la plus contrainte.

Il est contradictoire de vouloir sauver l'homme à l'aide de Dieu. Dieu ne peut que nous perdre: c'est-à-dire nous détourner de ce monde. L'homme ne peut se sauver que par son humanité. Et sans doute, si nous sommes seuls, si nous ne sommes adossés à aucune transcendance, la partie que nous avons à jouer n'importe guère : à bien y réfléchir, elle est même *profondément irréelle*. C'est un fait, pourtant, que la négation de l'absolu ne nous empêche pas et ne *peut* pas nous empêcher de la jouer et de l'orienter selon notre expérience morale. C'est au contraire l'affirmation d'un Dieu transcendant qui nous est un obstacle, soit qu'elle nous détache complètement de ce monde en nous en présentant un autre, soit qu'elle remplace l'enthousiasme humain par l'image du ciel et de l'enfer. Dans ce dernier cas seulement il convient de parler de « cartes truquées ».

Gaëtan PICON.

DE M. ANDRE CHASTEL

L'EGLISE ET LE MONDE

L'essai de M. Benet constitue un rappel à l'ordre chrétien dont je ne veux méconnaître ni la sincérité ni la vigueur. Mais l'inspiraton en paraît trop simple, l'analyse trop peu patiente et la partie trop incertaine pour entraîner l'adhésion de l'esprit et du cœur. Trop de voix aujourd'hui s'élèvent dans le désert, pour dénoncer le monde présent ; c'est un rôle si flatteur qu'elles oublient parfois de se faire écouter et de chercher à convaincre.

J'ai parlé d'abord d'inspiration trop simple. La pensée catholique a dressé au milieu de notre époque trois grands témoins avec lesquels nous avons appris à compter et auxquels l'inspiration de M. Bénet semble tout devoir : Péguy, Claudel et Bernanos, héritier

de Léon Bloy, auprès de qui un Mauriac même paraît peu représentatif. Leur exemple montre ce qu'est une littérature catholique (1) : un effort vers le témoignage. Leur foi ne les éloigne pas du monde ; elle les mêle au contraire plus intimement à la vie. Ils lui demandent d'approfondir cette réalité au sein de laquelle ils sont profondément établis, et qu'ils s'obstinent à conserver, à élever, à sauver en dépit d'elle-même. Le sens du monde charnel et la mystique de la cité chez Péguy, les attaches avec la vie cosmique chez Claudel, la familiarité avec les replis de l'âme impure chez Bernanos, figurent cette donnée vive, cet élément essentiel dont leur personnalité ne se sépare pas, mais qui par lui-même est comme étranger à la foi. Toute leur expérience tend à montrer comment celle-ci les guide encore à travers ces profondeurs qu'elle éclaire imparfaitement, comment elle amène peu à peu ces épaisseurs de vie et de réalité à la transparence, et les relie à l'ordre des choses surnaturelles, quand leur pesanteur même semble les en détacher. En un sens, toute la pensée catholique est dans le dogme de la *résurrection de la chair*. Et ces témoins ont le mérite de n'être pas de ces saints perdus dans un songe irréel et fantastique, qui faisaient tant horreur à Nietzsche.

Cet élément d'obscure réalité qui nourrit et enveloppe la parole et la poésie de leurs maîtres, il faut reconnaître qu'il se dérobe le plus souvent aux jeunes polémistes chrétiens. Ils ne veulent point d'une expérience aussi complexe et dangereuse où la foi se risque et s'éprouve. Ils considèrent la vie avec plus de hauteur. Mais sans l'appui invisible du réel, sans cet accord vivant avec le monde charnel, leur discours devient inefficace, le sens qu'ils donnent aux choses ne se communique pas, et, quand ils font un tableau véhément du monde présent où les sujets de colère, certes, ne manquent pas, il semble qu'ils risquent trop peu de s'y compromettre pour avoir raison de les dénoncer.

L'essai de M. Bénet, il est vrai, ne mérite pas direc-

---

(1) *Littérature* au sens propre, c'est-à-dire : les écrits qui ne sont pas proprement apologétiques. La littérature épouse l'ordre humain ; l'apologétique vise à restituer l'ordre divin en tant que tel.

tement ce reproche : on y sent extrêmement vive l'expérience de ce sursaut essentiel par où l'esprit se reconnait lui-même, à travers la révolte et le dégoût. Et c'est sur ce plan qu'il faut suivre l'auteur. Il veut qu'on confronte la bassesse d'un monde abandonné de Dieu et vidé du christianisme véritable avec la grandeur d'un monde ordonné par la foi. La démocratie moderne n'est si veule que par la disparition de la charité qui seule lui donnerait un *sens ;* et l'exaltation fasciste de l'« honneur » semble une odieuse dérision, sans profondeur et sans dignité, auprès de l'honneur chrétien tel qu'il paraît dans la Croisade. Les uns se font une religion de leur faiblesse, et les autres de leur violence : ils sont également vils, parce qu'ils sont également dépourvus de cette spiritualité chrétienne qui seule permet aux hommes de « se tenir. » Le christianisme, ou bien un mélange de bassesse et de frénésie. C'est en ces termes que le dilemme est posé.

Il est irrecevable. Il ne tient que pour une analyse incomplète, où l'on reconnait cette facilité que se donne la pensée religieuse de ne pas saisir les ensembles complexes de la réalité, cette impuissance à les maintenir sans les briser par l'acte même de la foi. Quelle est la réalité ici, le point de départ ? Le sursaut de l'esprit, le refus de vivre dans un monde désolé, où les hommes sont indifférents à leur destin véritable, par lâcheté ou par sottise. Ce mouvement de révolte ne conduit pas nécessairement à Dieu, et moins souvent encore à l'Eglise : il ne fait pas toujours accéder au monde surnaturel. Pour le chrétien, il est vrai le monde de l'âme est radicalement différent du monde de la nature ; leur origine est tellement distincte que chacun d'eux paraitrait tour à tour illusion, du point de vue de l'autre, si la foi ne déclarait la *surréalité* de l'âme et de la vie religieuse. C'est ainsi que le protestant Kierkegaard, exaspérant en quelque sorte l'attitude chrétienne, cherche sa propre réalité dans l'acte du scandale, et n'adhère à la nécessité de Dieu, qu'à travers l'idée même du miracle qu'elle suppose — idée à laquelle on ne peut, au surplus, se tenir que par le don divin de la grâce. Pour Kierkegaard comme pour Pascal, c'est l'absurdité même de la foi qui la rend nécessaire ; on n'accède à Dieu que par le retour-

nement de la réalité première. Cette recherche si orgueilleuse et si désespérée de la transcendance, il importe sans doute de commencer par l'humilier avec Nietzsche en faveur de la terre. Il n'y a rien dans l'esprit qui ne nous ramène au monde : la révolte même de l'homme moral, le besoin d'une dignité, d'un destin, ne procède point d'une fuite de la terre, mais du besoin de plus de réalité. Et il faut tenter de renverser la signification du miracle pour rapporter à la terre les propriétés mêmes du ciel. Dans le secret de son esprit, chacun oriente sa recherche du réel dans l'un ou l'autre sens, sans qu'il se puisse décider entre eux autrement que par le jugement le plus incommunicable de l'expérience *intérieure*. Mais où parait éclater la destination « terrestre » de l'esprit et de la religion même, c'est précisément dans l'histoire de l'Eglise, dans ces rapports du temporel et du spirituel au Moyen-Age, où M. Bénet semble chercher l'illustration la plus précise de son point de vue.

C'est une assez étrange illusion que de supposer qu'on n'avait pas eu à adresser aux hommes du XIIIe siècle, par exemple, parce qu'ils vivaient dans un monde ordonné par l'Eglise et dans un siècle de foi, les mêmes reproches qu'aux hommes d'aujourd'hui. L'Enfer de Dante peuplé de lâches, de démoniaques et d'imposteurs, témoigne assez contre son siècle. Je ne veux pas ici reprendre contre une grande époque les sots arguments de Voltaire contre les gens d'Eglise, selon lui, plus indignes encore que les autres, mais indiquer simplement que la protestation est toujours à reprendre, qu'il s'agisse ou non d'un siècle de foi. La grandeur du Moyen-Age n'a pas été de supprimer les abominations de l'argent ou de la violence : comme toute puissance temporelle, l'Eglise les a multipliées dans son histoire. Aussi a-t-elle peu à peu failli à sa mission, comme déjà le lui reprochait Dante. Il n'est pas permis de faire de cette faillite, dont les effets se perçoivent encore dans le monde actuel, une incomparable réussite spirituelle et morale (1). Ce ne

---

(1) Pour les Croisades, sans « faire le malin » en reprenant la faible explication du matérialisme historique, on peut y voir simplement avec les historiens du Moyen-Age, dont la voix est plus autorisée que toute autre, une immense entreprise contre

sont pas ses vertus ni sa générosité, mais son unité et sa puissance qui font du Moyen-Age cet ensemble plein de grandeur dont est né le monde occidental. L'Eglise lui donnait un lieu intérieur, en animant la vie profane par la présence du sacré, en couvrant le réel des images et des formes de son rêve. C'est par là que le Moyen-Age rejoint les autres hautes époques de culture homogène, vers lesquelles l'Occident se tourne parfois aujourd'hui avec regret. Mais l'histoire de l'Eglise rentre dans les données de l'histoire humaine : la religion est l'un des facteurs de l'histoire qui l'emporte avec elle, tandis qu'elle en détermine en partie le cours, par son ampleur ou par son épuisement.

Si la foi change le destin d'un homme, et peut-être lui apporte un accomplissement, il ne lui est pas loisible de changer le monde et de transformer les sociétés, car elle est déjà l'un des éléments de leur vie et de leur histoire, et en s'affaiblissant chez les peuples, elle détruit peu à peu les conditions mêmes de son existence. On ne peut passer du plan de la personne à celui de l'histoire : s'il y a des révolutions dans le cœur des hommes qui permettent de parler des effets de la « grâce », il n'y a pas de ces recommencements dans les sociétés, masses si lourdes qu'aucun homme ne peut exactement prévoir leur route. Aussi la portée de l'essai de M. Bénet qui mêle les deux ordres de pensée me parait-elle double et par là incertaine : la foi d'un homme ne renouvelle pas la foi du monde. De même qu'elle ne donne pas toujours la paix et la dignité aux individus, la foi ne saurait refaire à coup sûr la vie des peuples. Le problème remonte plus haut, si l'on peut dire, que la foi même. La religion du Christ n'est pas le seul élément concevable de vie spirituelle. De même que le témoignage des maîtres de la littérature catholique, montre ce qu'il faut à la personnalité pour s'accomplir, de même l'histoire du Moyen-Age montre ce qu'il faut à une époque pour lui

l'*Islam :* présent pendant plus de huit siècles en Espagne et en Orient, aux portes du monde chrétien, celui-ci représentait pour l'Occident, la menace et la séduction d'une religion plus pure et d'une civilisation aussi belle, appuyées au surplus sur un puissant empire.

donner de la grandeur. Ce ne sont point à proprement parler la foi chrétienne ni les vertus chrétiennes. C'est un certain sens de l'irrationnel et même de l'*irréel* capable, sans désarticuler toutefois l'existence, de rendre aux hommes plus intime et plus efficace leur union avec la *réalité* au sein de laquelle ils sont établis.

André CHASTEL.

DE M. JEAN GRENIER

C'est très vrai. Tout le monde joue avec des cartes truquées : « Un droit sans assise et une force sans confiance. » Et les peuples se préparent à faire une guerre qu'aucun d'eux ne désire, qu'ils redoutent même (comme l'a montré le soulagement universel après Munich)

Jacques Bénet pourtant ne marque pas assez que l'affaissement est plus prononcé dans les pays qui professent un idéal démocratique que dans les pays « totalitaires ». La raison en est que ceux-ci ont une *revanche* à prendre : pays vaincus (Allemagne) ou demeurés pauvres (Italie) ou opprimés autrefois (Russie) Un revendicateur est plus fort qu'un conservateur car il a une discipline et une idée fixe.

La plupart des Français — ou plutôt ceux qui parlent en leur nom — ne croient ni en leur religion ni en leur patrie, ni en une révolution. Ils ne méritent donc plus de survivre et auront le sort des Byzantins submergés par les Barbares. Quand on ne croit à rien on finit par être obligé d'obéir aveuglément (Ainsi le remède à l'orthodoxie n'est pas un scepticisme mais un idéal.)

Des trois sortes d'idéal vivant à l'heure actuelle, Jacques Bénet pense que seul l'idéal religieux, celui de l'Evangile, est capable de sauver l'humanité car il est le seul qui puisse assurer la paix et fonder le droit. Les morales humaines seraient pour cela insuffisantes : « elles s'imaginent pouvoir se passer d'un absolu.»

N'y a-t-il pas eu pourtant des morales purement humaines qui ont suffi à faire agir ? Citons seulement le bouddhisme primitif, le stoïcisme de la dernière période, les idées révolutionnaires modernes. Le pro-

blème n'est pas tant de trouver la morale la mieux fondée que la plus agissante « hic et nunc. »

Or, en France, en 1938, ce n'est ni la religion ni la révolution qui peuvent grouper les hommes mais la nation. Je le dis en simple observateur.

Quoiqu'il en soit, il est indéniable qu'il y a de grandes valeurs spirituelles à sauver, qu'actuellement elles sont incarnées par la France, qu'elles ne peuvent être sauvées si on ne substitue pas au désir du bien-être l'esprit de sacrifice et que pour cela il faut opérer des changements profonds dans le régime ; car la morale est ici inséparable de la politique, il n'y a pas que les mœurs à réformer, il y a les institutions, et le tout doit se faire ensemble.

Jean GRENIER.

DE M. PIERRE MISSAC

Si l'article de Jacques Bénet peut soulever quelque intérêt, ce n'est aucunement parce qu'il ouvre des perspectives ou suscite un espoir. Bien plutôt parce qu'il condamne de la façon la plus radicale la position de son auteur en même temps que les attitudes plus ou moins analogues, entre lesquelles se partagent la plupart des jeunes français d'aujourd'hui.

Il est de la jeunesse de tous les temps de surestimer son importance et de s'attribuer une mission sans précédent dans l'histoire. Cette illusion n'avait jamais trouvé un terrain plus propice que l'Europe d'après guerre, ni tant de justifications. Les jeunes ont pu alors voir dans leur crise de croissance, un aspect de la maladie du monde et vouloir que la fin de leur adolescence marquât un nouvel âge de l'humanité. Leur révolte leur paraissait d'autant plus irréductible qu'elle pouvait en une fécondation mutuelle se confondre avec la Révolution Totale (totale dans les fins à atteindre aussi bien que dans les méthodes) qui s'annonçait. De telles espérances, trop ambitieuses pour être comblées, devaient, déçues, provoquer une réaction aussi excessive qu'elles-mêmes, où serait oublié ce qu'elles avaient de fondé. Tous ceux qui, suivant le mot implacable de Nizan, avaient confondu le Capi-

talisme avec les grandes personnes, vont alors, tout accepter pour prouver qu'ils sont devenus adultes. Mais une telle hâte porte en soi sa propre condamnation. Loin de faire mûrir leurs aspirations, les jeunes détournent seulement leur ardeur et capitulent avec l'intransigeance, la violence (la légèreté aussi) qu'ils avaient mises à convoiter et dont ils n'ont pas su, ou pas pu, faire des instruments de conquête. Qui ne serait stupéfait de la facilité avec laquelle tous ont renoncé à l'idée même de Révolution ? Cette fusion de la pensée et de l'action, de l'éthique et de l'efficacité, que symbolisait il y a quelques années le rapprochement, devenu périmé ou dérisoire, du surréalisme et de Trotzki, ils acceptent de la remplacer par l'étude de réformes administratives, l'exaltation de la conscience nationale, la recherche d'une nouvelle religion de l'amour, quand il ne s'agit pas d'une réforme des âmes.

Certes, le temps présent impose de durs aveux. Psychologiquement la recherche de la totalité a un aspect infantile et il ne sert de rien de se révolter contre le tragique de la limitation. Plus concrètement (comme disent, justement, les communistes) la tactique tient une place sans cesse accrue dans l'action révolutionnaire. La préparation à la guerre dépasse infiniment le cadre des vertus traditionnelles et du patriotisme. Les nations démocratiques paraissent moins éloignées de rallumer des foyers d'enthousiasme que de brûler d'une flamme nouvelle. Il faut donc tout reprendre à la base et faire de bons commis, comme des savants rigoureux. Il y a loin, toutefois, de cette soumission aux faits, à la complaisance que l'on décèle chez les jeunes pour les séductions d'une fausse réalité, même chez les plus remarquables d'entre les collaborateurs de cette revue. Audard se prenant au piège de la technique et du réformisme disserte du recrutement des fonctionnaires. En Caillois (1) se déroule un processus de détachement de l'objet (ses idées sur l'étiquette) et d'abandon à certaines tendan-

---

(1) Depuis que cette réponse a été écrite, M. Caillois a fait profession de communisme. Dont acte. Mais cela ne change rien au fond de ma thèse. J'en dirais autant de l'élection du nouveau Pape.

ces (raisons profondes de son goût de la rigueur, de l'aridité) qui le rendent disponible pour le fascisme. Petitjean, de tous le plus tourné vers le réel, se laisse absorber par le côté immédiat, quotidien de l'action, devient maniaque (volupté de lire Giraudoux dans la ligne Maginot) et montre un tel désir d'assumer sans tarder ses responsabilités, d'affirmer ses croyances, qu'il se débarrasse avec trop de facilité de ce qui n'est pas dans sa ligne actuelle.

Voici maintenant que J. Bénet fait entendre une voix qui se voudrait l'écho de la Parole Eternelle. Or, cette voix, loin de convaincre, va compromettre la jeunesse qui cherche son refuge dans l'Eglise aussi bien que l'Eglise elle-même. Il n'est pas seulement significatif qu'un moins de trente ans, pour affirmer sa foi, recourre à un ton, des formules trop connues, et s'y perde : on connaissait déjà l'influence néfaste du désir d'incarnation de la pensée chrétienne sur la démarche de Gabriel Marcel, le réalisme de Daniel Rops, l'imagination de La Tour du Pin. Il y a là le signe d'une contradiction mortelle, mais celle-ci, et c'est ce qui importe ici, prend souvent la forme de la duplicité. Toute l'attitude de Rome à l'égard du fascisme témoigne du désir de ne pas compromettre sa position foncièrement conservatrice, réactionnaire, tout en conservant un minimum de décence. Entre eux ne se dresse aucune opposition fondamentale, car la dispute doctrinale s'atténuera vite si chacun y met du sien. Dans le Nazisme, le culte de Wotan ne joue qu'un rôle extérieur, épisodique, celui d'un assaisonnement du pangermanisme, qui n'est lui-même qu'une forme extrême du capitalisme impérialiste. De plus en plus, dans l'antisémitisme, l'aspect « recherche du bouc-émissaire» prend le pas sur la réaction au sens étymologique du mot anticatholique. Les excès mêmes de l'Allemagne actuelle facilitent en quelque manière la tâche de l'Eglise qui ne se sent pas aussi menacée qu'on veut bien le dire et peut s'associer à la réprobation universelle sans se compromettre particulièrement. Ses armes essentielles (l'indignation « démocratique », compliquée seulement d'anathème) lui permettent aisément d'affirmer sa hauteur de vues, tandis que leur inefficacité remarquable sauvegarde ses désirs profonds et ses alliances futures. Cette politique

à deux faces a sa correspondance dans les possibilités psychologiques offertes par le christianisme aux jeunes gens d'aujourd'hui. Ceux-ci y trouvent le cadre dont ils ne pouvaient supporter l'absence, sans se priver de certain abandon à une mystique totale, et l'incarnation leur fournit un équilibre agréable entre la limitation et l'infini. Ces deux compromis fondamentaux s'étoffent, se multiplient, s'épanouissent, dans l'article de Bénet. Il se plaît à affirmer son non-conformisme bourgeois grâce à sa foi dans les véritables valeurs chrétiennes, mais cette adhésion ne conduit à aucun engagement réel. Prenant parti contre le Nazisme, il invective, implore, prie. Il a honte de lui-même et de nous avec d'autant plus de volupté que de ce remords viendra le Salut, le sien, pas le salut des Juifs allemands. Tout se passe dans le monde des âmes. Il prêche un retour à l'état d'esprit des Croisades, non la Croisade. Car l'Eglise peut s'affirmer pacifiste en même temps que la bourgeoisie. Certes Kierkegaard n'avait pas prévu cette nouvelle parodie : les Jésuites n'ont plus à justifier le religieux combattant, quand il suffit aux Dominicains de battre la coulpe.

Ainsi, l'attitude de Bénet ne paraît pas seulement suspecte parce qu'elle traduit les incertitudes de la jeunesse. Incarnant la politique pontificale elle encourt encore une condamnation fondée sur les faits. Une étude pareillement objective pourrait s'attacher de même aux autres positions et contribuerait certainement à préciser l'action nécessaire, à façonner l'esprit actuel. Tout à l'opposé, il suffira d'indiquer ici quel peut être l'élément positif de cette critique subjective, psychologique, c'est-à-dire quelle leçon peut fournir l'exemple de ceux qui, ayant trop désiré, se sont consumés ou ont trahi. Cette leçon, c'est essentiellement la nécessité sinon d'un dualisme de l'être, du moins d'un partage de la vie. Le réel doit être accepté avec ses exigences les plus immédiates, c'est le point le plus important, mais il ne peut l'être qu'avec des réserves. Il ne s'agit ici ni de ce dualisme chrétien ou humaniste, dans lequel la suprématie de l'esprit est seulement affirmée pour permettre de mieux refuser ou exploiter le réel ; ni de ce partage de la vie qui sert de fondement au dilettantisme bourgeois, ou au pseudo-réformisme démocratique ; ni de

ces réserves ironiques qui affirment la liberté du sujet par rapport au monde ou à lui-même, qui diminuent l'engagement au profit de je ne sais quel scrupule idéaliste ou de quelle prévoyance de l'avenir. La réserve dont je parle prouve que l'homme ne renonce que temporairement à changer le monde et lui-même. Il est contraint de se plier au réel pour n'être pas écrasé par ses adversaires, mais sa conscience reste intacte. Cette exigence peut sembler contradictoire dans le principe : puisque la « loi amère de l'homme » est d'être « intensité sans le savoir » (Bachelard), puisque l'homme prenant conscience de lui-même dans le monde de l'action, dans le présent et le devenir, crée en quelque sorte dans son action un principe d'incertitude, cette conscience risque de n'être qu'un déguisement de la conscience humaniste, de remplacer seulement la résignation par le masochisme. Mais ce danger, réel, est moins grand que l'acceptation complaisante de l'action quotidienne ou qu'une défaillance de l'esprit. Devant les nécessités de la tactique et l'incertitude du proche avenir, la pensée ne peut abdiquer devant le réel qui la détermine. Si elle ne doit pas nuire à l'action, son rôle de critique à l'égard des aliénations de tous ordres n'est pas achevé et ne peut même être suspendu. La présence de la conscience chez l'homme d'action va de pair avec la reconnaissance de ses limites par l'intellectuel. Cette double conciliation est peut-être la tâche des jeunes bourgeois, qui refusent d'être dupes, sans méconnaître les liens qui les entravent. On voit que ce partage des rôles, ou de la vie, n'implique aucunement la reconnaissance d'un dualisme de l'être. Cette ultime chance de consolation, les jeunes doivent se la refuser. Leur désaccord n'est pas résolu par le fait qu'ils cessent d'être disponibles, mais il ne conservent, en se sacrifiant à l'efficacité de leur action ou de leur pensée, aucune illusion romantique. Ils s'engagent sans s'abuser sur la portée de leur engagement. S'ils n'ont pas fini de redouter le néant, ils ne vont pas pour cela croire à l'importance de leur propre mort. Ils se donnent, et se perdent, dans leurs actes, en sachant qu'il n'existe rien d'autre pour eux qu'une certitude sans espoir.

Pierre MISSAC.

DE M. ROGER SECRETAIN

DE NOTRE REVOLTE A NOS REFUS

Je viens de lire un texte signé Jacques Bénet où mon confrère, dégoûté par ces temps atroces, expose notre lamentable sort. Au bout de nos veuleries et de nos hystéries il y a la guerre, veulerie capitale, hystérie pharamineuse, occasion que saisissent les nations pour s'entredétruire allègrement. Avec l'hypocrite pensée qu'elles n'y parviendront pas, mais que la saignée soulagera le malade. Ce qui n'est pas vrai non plus. Ce n'est donc pas pour cela que les hommes mourront. Ils mourront pour rien. Parce qu'ils n'auront plus de raison valable de vivre, écrit M. Bénet. Concluez : par une sorte de neurasthénie imputable à la perte de sens moral, due elle-même au recul du sens religieux et notamment à la déchristianisation du monde.

Morale et Religion

On pourrait déjà beaucoup dire sur cette subordination de la morale à la religion. Les lecteurs des *Cahiers du Sud* qui ont lu les travaux de Benjamin Fondane, ont aperçu, à travers eux, la pensée de Kierkegaard et de Chestov. Ils savent que la table du bien et du mal, opération de discrimination rationnelle, n'a rien obligatoirement à voir avec Dieu, le Dieu aimé et craint pour lui-même, tout puissant, capricieux, retiré dans les au delà de l'éthique et de la raison, ce Dieu qu'on n'atteint que par la grâce et l'amour mystique. La morale a toujours l'allure d'un décret de concile, moitié sacré moitié sanitaire. Imputé faussement à Dieu, c'est un phénomène laïque, que le sentiment religieux et la révolte contre l'injustice de la vie inclinaient les hommes à rattacher à une métaphysique, pour garantir et sanctifier ses commandements.

Les croyants ont le droit d'accorder peu de crédit à une moralité qu'aucune foi religieuse ne sanctionne. Une morale sans amour ni aspiration est en effet de peu de prix. Mais dire qu'une morale sans récompense ou châtiment éternel soit impossible, c'est conclure

à une vue vraiment trop basse de l'homme. C'est lui retirer toute aptitude au drame. Or le drame se présente toujours par un côté insurrectionnel. Ou bien c'est la rupture des cadres sociaux par la poussée du destin personnel. Ou bien c'est l'insurrection plus intime et plus dramatique encore contre le gouvernement intérieur, contre les lois de la raison. Et c'est par ce chemin défendu que l'on retrouve parfois la vraie religion, une fois crevé l'écran des systèmes, des obédiences, des syllogismes qui séparent l'être pensant du réel et de lui-même.

On pourrait donc envisager déjà d'écarter résolument la morale en un certain sens anti-social ou anti-moderne qui est le bon, et de rendre responsable beaucoup moins l'indéniable immoralité du siècle que les morales elles-mêmes : par exemple la prescription spinoziste, le fameux devoir kantien et autres dogmatismes laïques. On les détrônerait au profit d'un dynamisme spirituel et d'une adhésion à la vie qui seraient au delà (psychologiquement) et en deça (historiquement) de la morale. Admirable position de révolte où tout nous pousse à nous tenir, mais qui est pratiquement intenable.

Dès qu'on descend du pessimisme sceptique et glacé, dès qu'on quitte Sirius et les livres pour faire un pas dans le vivant, rien n'est égal. L'homme de pensée et de lyrisme, quelles que soient ses directives secrètes ne peut accepter que le prix de la vie soit partout le même. Un ciel vide ne l'empêche pas de se condamner — que dis-je ! — de se complaire, de s'accrocher aux hiérarchies. Alors il se retrouve en face de la morale et pour peu qu'il soit sensible à la douleur, à celle des autres comme à la sienne, il est vaincu. Sa conscience allumée brille pour elle-même, mais cette vive lumière passe aussi sur le monde social, comme un phare à feu tournant. Un vœu nait alors d'une grande révolte et d'une grande colère : le vœu de collaborer à la guérison universelle.

M. Bénet décèle la source de nos maux dans le glissement perfide qui nous a fait descendre de la haute morale des saints à la morne morale des honnêtes gens, puis jusqu'à ce réalisme moderne qui brise avec les dernières apparences de respect et laisse se déchaîner les férocités. Il est exact que le christianinisme a

baissé de niveau dans les ports terrestres et qu'il découvre maintenant la vase où nous pataugeons. Il est vrai qu'à divers moments de l'histoire, son influence a marqué une certaine splendeur morale et tenu haut les valeurs constantes auxquelles se référait plus ou moins l'humanité. Mais il lui fallut bien s'accommoder de terreur sociale. Il a connu d'assez près Machiavel et couvé Borgia. Un catholique ne devrait pas interroger l'histoire. Il sait bien que l'Eglise porte son drame avec elle ; qu'elle a, comme le peuple juif, les plus beaux et les plus mauvais souvenirs du monde.

Le recul du christianisme n'en pas a moins coïncidé avec l'arrivée de la vague matérialiste qui, de toute évidence, avilit l'humanité. Ceux qui regrettent en bloc le moyen-âge, qui déplorent qu'on ait « raté la Renaissance » refusent aussi de dissocier la civilisation mécaniste et ses déplorables conséquences morales. La religion, parce qu'elle propose un dépassement de soi et permet l'espérance d'une seconde vie de pleine jonction au spirituel, aura toujours la meilleure part. Les poètes, qu'ils souscrivent ou non à cette métaphysique, honorent les mêmes valeurs qu'elle. Spiritualistes incroyants, a-t-on dit. Immoralistes aussi, ajouterai-je, mais tendus vers une primauté qui les invite aux élévations. Des plus hautes admirations aux plus vertigineux mépris, ils parcourent passionnément les degrés de la hiérarchie avec cet excès conscient des esthètes qui donne du ton à la vie et aux œuvres. On leur dit que ce paradoxe est insoutenable et qu'au bout de leur chimérique enthousiasme, il y a tout simplement Dieu, dont ne les sépare que la frange d'un fol orgueil, anthropomorphisme intellectuel, un tantinet jouisseur. Suspendons cette vieille querelle. Un immense sentiment religieux continue de s'épandre vainement sous le ciel devant le grand rébus étoilé. Avec ou sans Dieu, le monde n'est pas moins incohérent. Dieu a beau être l'ennemi des poètes magiques : il ne fait pas diminuer le prestige des chimères. Il leur a laissé le domaine de la nuit pour dévorer la science et la sagesse. Leurs yeux n'ont pas de prunelles, mais elles regardent l'invisible. Contre Dieu lui-même, elles défendent les énigmes.

Le chrétien menacé

Le chrétien pense que dans un monde rechristianisé, la charité imposerait à la fois paix et moralité. Mais il ne s'agit plus déjà de rechristianiser des masses indifférentes ou sceptiques : il faut maintenant déviruliser l'antéchrist : fascisme païen, communisme athée. Le chrétien est menacé non seulement dans son état de citoyen attaché à des libertés de penser, mais dans l'exercice de sa religion. Grave concurrence pour l'Eglise. Il y a combat de doctrine et d'influence et les coups échangés résonnent dans la vie éternelle. L'Eglise qui a toujours hésité entre la non-violence et l'autorité, entre le martyre et le pouvoir, sait que les conditions lui sont défavorables. Sa position spirituelle reste forte, mais les moyens de propagande lui échappent, au moment où l'ardeur des hommes se dirige dans un autre sens.

Cette constatation s'accompagne, pour les âmes bien nées, d'un examen de conscience personnel et collectif, qui frappe la communauté catholique aussi sévèrement que le pécheur lui-même. Depuis Léon XIII, l'Eglise fait une crise. Les événements, la mystique moderne lui ont imposé des préoccupations qu'elle n'avait eues que théoriquement, que banalement. Il est bien qu'aujourd'hui beaucoup de chrétiens aient replacé dans leurs devoirs impérieux le souci de la justice sociale, et posé comme tâche et aspiration premières, presqu'au même titre que le salut éternel, la connaissance et le combat de la misère humaine qui ne sont pas moins douloureux que la passion de Jésus, puisqu'ils en sont à la fois les motifs et la conséquence. Que des hommes manquent de pain, soient exposés à l'oppression dans une société stupidement organisée, voilà qui apparaît à beaucoup de catholiques comme une considération très simple, un état de chose à faire cesser sans miracle ni prière, par une intervention positive et bienfaisante dans les affaires de la cité.

Il est clair que la virulence païenne ou athée des dictatures politiques est partiellement justifiée par la carence de l'Eglise, vidée d'esprit chrétien. Ceux qui, en dehors de la foi, acceptent le catholicisme comme une réalité morale plutôt que comme une métaphysique révélée, savent bien que la charité, cordon ombilical

de la communauté, peut seule sauver la religion. Or, la majorité des fidèles n'aiment leur paroisse que comme un petit bastion de traditionalisme et de conservation sociale ; ils transposent sur le plan ironique de l'aumône cette dévorante charité, moteur de la révolution permanente. La morale des honnêtes gens, des laïques, plus égoïstes encore si possible, a beau jeu devant l'Eglise sans martyrs, devant la morale de lucre, de mesquinerie et d'intolérance que des bien-pensants ont acclimatée autour de la croix. La foi sans bonne foi, sans cette bonne foi profonde qui est connaissance, justice, participation, se trahit partout. Nous coudoyons de pseudo-catholiques, des réalistes imperturbables qui portent en scapulaire le portrait du général Franco et communient chaque matin, comme leur idole, pour effacer les péchés de leur vie personnelle, les grands péchés de leur doctrine de classe ou les crimes de la guerre sainte.

L'Evangile promène la pureté du cœur et la non violence dans un monde de péchés. Malgré les efforts qu'il fait pour s'exciter à la vie, malgré le « laissez les morts enterrer leurs morts », il ne peut pas goûter sa saveur, son dynamisme sans pitié. Les anges gardiens, lorsqu'ils ne reculent pas devant les démons, flétrissent les fleurs terrestres; ou alors les démons avancent et les fleurs sont empoisonnées. C'est vrai : l'enfer est bien ici-bas. La grâce peut écarter du chrétien la menace de l'enfer éternel; non pas le délivrer de l'enfer de la douleur, ni du spectacle d'un monde désordonné et corrompu. La vie ne sera jamais purgée du péché originel. Et la virulence, la force de manifestation appartiennent au mal. Le bien est comme le blanc pur, comme ces vitres découvertes hier en Amérique, qu'on a poussées jusqu'à la totale transparence. Le bien s'oublie; le regard vivant le traverse sans le voir.

En face du monde, le chrétien qui ne croit qu'au bien éternel ne peut pas compter sur un redressement moral et susciter dès la terre l'angélisme de son futur paradis. Un chrétien pénétré du pessimisme des livres saints ne peut pas se faire réformateur sans éteindre une flamme de vérité qui est celle de son âme. Il faut que les croyants se résolvent au désespoir social, pour la vigueur même de leur foi. Le monde n'est pas un

vaste patronage où un bon curé prêche tous les dimanches, fait faire de la gymnastique aux adolescents refoulés, distribue des gâteaux bénits aux tout petits et encourage la natalité au nom du destin sacré de l'homme et de la femme, mais aussi parce que la patrie sera en danger et peut être encore parce que l'industrie a besoin de bras et de bouches.

Il me déplaît, au fond de moi-même, que le problème social soit attaché au problème religieux. Le chrétien s'épuise à exiger de l'histoire des exemples de vertu généralisée. La vertu est personnelle et sa fragilité convient à l'âme vertueuse. Un bon peuple catholique, c'est un point de vue de pape, non de martyr. Il est impossible au vertueux de ne pas aspirer à la sanctification de la communauté, comme il est impossible au juste de ne pas collaborer à l'avènement de la justice. Mais attention, chrétien social : l'action, c'est le combat inégal avec Satan; le pouvoir c'est toujours Satan. Il y a une odeur de brûlé qui flotte; il y a des taches de sang sur le manteau d'hermine. Même lorsque Pascal dit : la justice n'est rien sans la force (ce qui autoriserait aussi à dire : la vertu n'est rien sans la renommée et la foi n'est rien sans les hallebardes des Suisses), il confronte déplorablement la pure notion évangélique avec la sagesse froide et un peu cynique de l'homme classique, qui est règle, fixité, volonté, discipline, censure, modus vivendi, sentence et refus, scepticisme sur l'homme, pessimisme sur la vie. Mais Pascal continue. Sa grande parole terriblement calme accepte à l'avance tous les fascismes : « ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, — écrit-il —, on a fait que ce qui est fort fût juste. » A partir de cette constatation douloureusement objective, le dilemme surabonde.

Le dilemme surabonde

Ce que j'appelle dilemme n'est pas seulement la contradiction logique de deux termes. C'est la promotion d'une opposition intellectuelle dans le destin de l'homme. C'est l'obligation d'un choix exclusif et fondamental entre deux chemins d'égale souffrance, d'égal bonheur ou d'égale et contradictoire nécessité. Il comporte l'état de transe et de drame. Je sais que le

dilemme est condamnable, comme une vue primaire de l'intelligence, une anémie de l'imagination, une paresse du caractère. Quelques-uns créent, à force de lucidité volontaire, de ferveur morale, le troisième chemin, ce chemin de lumière que les grandes personnalités ont ouvert dans l'obsédant crépuscule des contradictions. Mais tout ce qui n'est pas fulgurance est ici insupportable, tout accommodement irritant. L'esprit ne cherche presque jamais sans astuce ou mensonge ce tiers chemin, cette clef des champs. Le croyant, lui, ne ressent pas de dilemme. Lorsqu'il tombe dans l'inévitable péché, lorsqu'il défaille dans son action, du moins ne bouge-t-il pas dans sa certitude. La force et le droit font un dilemme que Pascal s'est donné la peine de surmonter, parce qu'il était un résigné-raisonnable, un homme classique, un janséniste, en dépit de son immense ouverture à l'angoisse, à l'antirigorisme intellectuel, à la non-raison du cœur.

Encore, lorsque le dilemme se laisse approcher, au rythme tranquille du pas de l'homme, de l'homme au travail de son plein corps et de sa pleine pensée, faut-il estimer que les temps sont heureux. Mais le dilemme irrésolu, affreusement suspendu au-dessus du gouffre de la conscience, suspendu inutilement dans l'absolu, se fait bousculer par le destin collectif. Le dilemme politico-social s'étend désormais sur la forêt des dilemmes et les dévore tous. La guerre ne s'y présente pas comme l'un des deux irréductibles termes, mais se propose catastrophiquement comme la solution libératrice, la route de décision et d'oubli. Elle délivre l'homme de son vautour ressuscité. Par un coup de machinerie diabolique, en septembre dernier, le casque et la capote, les bombes et les gaz, eussent vite guéri ces intelligences écartelées. Et pourtant non : pas de soulagement possible. Ne fût-il que rétrospectif, le dilemme n'abandonne pas l'homme de la tranchée, ni celui de l'abri n° X... Parce qu'il n'abandonne pas la race humaine.

Sauf soumission légère à la dureté de la vie des peuples comme tel jeune soldat dont la tête est visée de toute éternité par un éclat d'obus, un éclat d'obus plein d'euphorie, qui dépasse de beaucoup, dans sa généreuse expansion, l'exacte mesure de la mort, comment celui-là peut-il accepter de payer d'une fin héroïque et vaine les fautes commises il y a vingt ans

par une demi-douzaine de Tardieu, de Laval ou de Delbos ? On n'a, dit-on, que les Delbos qu'on mérite et c'est à chacun de se frapper la poitrine. Qu'on songe plutôt à la dérisoire perplexité du jeune homme de vingt-deux ans placé dans un isoloir avec quatre ou cinq bulletins qu'il est tenté de prendre pour des réclames pharmaceutiques. Défense de blaguer davantage, bien entendu. Vingt après, une nouvelle génération peut aller derechef au carnage, le propre de l'héroïsme étant gratuit.

Grâce à l'activation extrême des événements : rythmes obscurs de l'histoire, précipitation du politique, les dilemmes se substituent les uns aux autres et se renversent prestement. Entre la tentation de participer à la remoralisation de la démocratie et celle de tourner le dos au gâchis-fouillis où est le monde, il n'y a même plus de temps pour choisir, une autre alternative plus prochaine nous est offerte : mort physique dans la tuerie, mort morale dans l'asservissement.

Ainsi les événements ne nous fournissent ni l'occasion d'un apaisement de conscience, ni le temps d'une adhésion sincère. Une frénésie toute naturelle de remédier au pire s'empare, entre deux catastrophes, de mes amis d'*Esprit* et du *Voltigeur* et de gens comme M. Jacques Bénet. Ils se disent, nous nous disons : Ah, profitons au moins du répit, de cette liberté provisoire ! L'événement nous a relâchés. Rattrapons-le, dépassons-le, attendons-le au nouveau carrefour et là, nous les prudents, les lucides, les résolus, les désintéressés, faisons-lui prendre un autre cours.

En effet, il serait inhumain et méprisable de s'en tenir à cette trêve à laquelle personne ne peut croire en ce mois de janvier ; de faire brûler des cierges au pied des madones pour qu'à la faveur d'un septembre printanier sur l'aiguillage céleste, un étrange M. Bonnet, d'un coup de téléphone à Prague ou à Varsovie fasse virer la mauvaise étoile vers d'autres cieux.

Guerres Saintes

Il n'existe pas de guerre acceptable. Pas de guerre sainte, évidemment. Le bûcher, le mur d'exécution ni les bombes d'avion ne justifient le sauvetage problé-

matique d'une âme que sa communauté ancestrale ou son destin personnel orienteraient vers d'autres postulats. J'entendais l'autre soir M. Farrère se féliciter que le paysan chinois fût bientôt délivré par le gendarme nippon du long martyre de l'anarchie. D'une parole légère dans sa bouche épaisse, l'académicien évaluait ensuite les pertes chinoises, depuis le début de cette guerre d'assainissement, à la bagatelle d'un million. La force civilisatrice n'a jamais de remords. Comme disait plus près de moi une autre bouche impure : « La Chine, c'est loin, et ils sont tellement ! Ça n'intéresse personne ! »

L'esprit ne peut évidemment se payer les mêmes luxes sans risquer sa nature. Car ses sacrilèges sont vraiment punis : il cohabite avec la justice. On dit que le chevaleresque des Croisés a introduit un style de conquête et ainsi prétend-on rendre sympathique une guerre entreprise au nom du Christ. Ceux qui, pour juger sainement des choses du monde, se font nécessité d'un arsenal de dogmes et de bulles, se préparent, s'ils ont le cœur pacifique, de désagréables cas de conscience. Il est possible que la hauteur d'âme des chevaliers ait donné aux Croisades quelque allure. Mais ainsi partout : conquistadors espagnols et guerriers de Verdun, à la Montherlant. Le chevaleresque est mêlé à toutes les batailles ; le goût du carnage aussi. Le sang vermeil et fumant, délivré de sa prison charnelle par le plus noble des coups d'épée, fournit d'une belle image les amateurs de Romancero. Ne s'en trouve pas justifiée pour cela la guerre. Surtout la guerre totale, la guerre non décidée, non acceptée. Dans l'ordre des malheurs, c'est le dernier événement acceptable. Quant à la victoire, elle est au-delà du drame. Pas plus que l'héroïsme, elle n'expie, n'excuse, ne garantit. En France, elle n'a pas même sauvé la démocratie, malgré une formidable consommation d'éloquence tricolore. Les avantages qu'elle venait de lui apporter, elle les offrait sans le savoir aux démons intérieurs qui s'engraissaient en son sein et empestaient peu à peu notre existence.

La guerre est la fausse solution, le faux objectif. Elle apparait comme une action extra-humaine, punition inventée par Dieu, malheur de la nature, sombre fatalité de la vie. Or, c'est nous qui tirons les ficelles

de la guerre, avec nos mains de myopes ou d'égarés. Nous lui faisons chaque jour la part plus belle. Les politiciens ne pensent qu'à elle, ils ont peur d'elle ; ils passent leur temps à tâcher de l'écarter, mais leur peur même l'appelle et déjà elle va plus vite que leur peur. L'alternative d'hier tend à se résorber dans un monstrueux mariage : guerre et fascisme à la fois, c'est-à-dire carnage et oppression mêlés. Le couteau sur la gorge, le serein pacifiste va-t-il encore philosopher? N'y a-t-il pas ici les circonstances d'une guerre sainte que l'esprit accepterait comme le corps ? Changeons au moins les termes, disons : « sainte résistance. » Le mot est plein de calme et de simplicité. Sans rien apaiser d'ailleurs. Dans le déchaînement suprême, décidé par les violents, on aura le temps d'apercevoir des défaillances plus profondes : la révolution ratée, le mensonge social entretenu, la guerre inconsciemment préparée. On se retournera vers la politique responsable et sinistre, gonfleuse d'outres amères, qui crèveront aux premiers chocs, mêlant le fiel au sang.

Par un curieux sentiment de fatalité, qui tient de la tragédie antique et du romanesque du feuilleton, l'homme se rendra au combat comme Curiace, en désapprouvant à peu près tout ce qui commandait son courage. Il aura, entre divers maux, accepté de subir le plus grave, sans croire à l'alternative elle-même, persuadé qu'à côté de sa mort il existait un chemin de vie, mais que sa mort, solution ironique, comme sa vie, continuité banale, étaient les deux termes d'un dilemme plus profond et plus impitoyable, qui pèse sur les conditions du sort.

Je ne crois pas assez au péché pour croire à des temps d'Apocalypse. Je refuse de payer l'impiété du monde. Je ne me sens pas non plus assez solidaire pour être patriote. Je ne suis patriote que dans la mesure où la culture française coïncide avec une grande culture humaine. Il y a une forte phrase dans le texte de M. Bénet, c'est quand il dit : « Pourquoi préférer la déesse France à ma vie unique, si, derrière cette France, il n'y a plus rien ? » Je dirai mieux : si derrière cette France, il ne peut y avoir ce que je souhaite ? Lorsqu'il écrit que les hommes mourront de n'avoir pas su pourquoi vivre, il pense à son catholi-

cisme dégradé. Moi, je pense que la vie s'équilibre avec un lest de grasse bêtise et de lourde ironie. L'esprit s'épuise à éviter l'inévitable. Mais c'est une apparence. Comme dans *la Guerre de Troie*, de Giraudoux, il sourit à une fatalité qui veut que ce soit lui, esprit, par insuffisance et faiblesse, dans la mesure même où il peut analyser la condition humaine, qui se laisse conduire aux catastrophes. L'esprit n'a pas intérêt à changer l'homme, à le purger de ses bassesses et de ses paradoxes. Il ne peut pas. C'est ce que Péguy entendait lorsqu'il écrivait qu'il ne comprenait pas ce que cela pouvait bien vouloir dire « que de prétendre avoir dépassé Platon. »

Refus

Aucun des problèmes de la politique et du social ne me touche autrement que par voie de conséquence, de coïncidence, de coïncidence à la fois fortuite et fatale avec les vrais problèmes de l'homme, par de vulgaires *primum vivere*, par des *sine qua non* et autres sagesses de peuples. Mais la morale sociale n'a aucun rapport final avec ce que l'homme seul, angoissé et pressentant, débat en lui-même avec la vie ou avec Dieu. Je n'accepte pas d'être le prêtre de cette révolution que souhaite ma conscience. On ne choisit pas de subir le raz de marée anéantisseur, les conditions abhorrées de l'asservissement. Mais on peut choisir de jouer le prédicateur sur la place publique, ou seulement dans les coins de rues, autour des tables de café. Jusqu'au moment où cette prédication fait retentir l'éclat de rire colossal dont M. Bénet voit le monde secoué, pour d'autres raisons d'ailleurs, comme dans un premier spasme d'agonie.

L'œuvre de régénération et de justice est bien tentante. Il faut un certain cynique courage pour la repousser, une fois qu'on a ressenti les affres d'une mauvaise conscience et découvert la communauté. Mas la charité n'est rien sans l'espérance et l'espérance meurt sans la foi. Mes petites graines d'optimisme n'ont pas le temps de germer : elles sont emportées par le vent qui souffle périodiquement à travers ma vie.

Que proposerai-je au bout de toutes ces paroles ?

Rien, sinon que l'homme se réserve en face de l'histoire ; qu'il continue d'hésiter devant le sentiment de sa responsabilité sociale, devant le devoir de participer à un meilleur avenir. L'égoïsme qu'encouragent les paradoxes du monde et qu'une brûlure plus forte peut d'ailleurs justifier, doit résister à la vision d'une de ces périodes heureuses où les hommes s'embrassent, alors que déjà les griffes repoussent dans leur chair. Il y a des moments où je me demande pardon à moi-même d'avoir été optimiste, de m'être tenu béatement au belvédère d'où se développe une vue harmonieuse du monde futur. Pourquoi ai-je laissé croire que je croyais et me suis-je exalté ? Est-ce par goût de la sympathie humaine, par complaisance à ce devoir qui embrume la vérité ?

On peut envisager de quitter sa profession, ses livres, son jardin de septembre ou de mars, sa famille, le vieux soi-même pour être brusquement placé dans un cantonnement bleu horizon, masqué de métal et d'horreur, au bord de tous les champs funèbres, sans avoir adhéré à la situation et au paysage. Que dis-je ! Non seulement sans avoir adhéré, mais sans avoir réalisé ni su, sans rien avoir compris à rien. Car je pense bien que si vous étiez partis en septembre, vous tous, vous n'auriez pas essayé de débrouiller les fils de cette pelote emmêlée. Il y en a toujours plusieurs dont le bout se perd dans les énigmes. Vous n'auriez pas cherché le dosage de fascisme, d'anti-fascisme, de capitalisme, de libéralisme bourgeois, de démocratie populaire, d'avidité industrielle ou bancaire, de patriotisme, d'honneur, de révolte, de machiavélisme politique et autres éléments qui, bien secoués dans la marmite des événements, eussent abouti à cette formule simple pour tous : la guerre. Vous n'auriez même pas pu y ajouter, à titre de complément d'enquête, les conditions de l'heure H : diplomatie, hésitations, ultimatums, imprudences, mensonges, trahisons. Vous n'auriez pas eu le loisir d'offrir à la mort la suprême spéculation d'un historien-psychologue. Vous n'auriez eu qu'une sortie : celle de vous battre, comme dit Montherlant, « par goût et fantasia. »

Pour ma part, je me sais promis à toutes les paniques. Je sais que sous l'oppression je n'aurai pas assez de violence pour venger mes regrets ni assez de cou-

rage pour mériter la résignation. Ces paroles n'empruntent rien à la pose ni à l'éloquence. Elles sont en plein dans la carence des énergies, mais elles sont en face de la réalité intérieure. Les voilà dites avec simplicité, dans le sens le plus discernable de ma vie. Car il serait tout de même sinistre que ce fût ma peur qui me dictât l'action sociale. Je me protège, non pas contre la charité, mais contre les erreurs de vocation et contre les soumissions historico-philosophiques. La foi que j'ai en certaines valeurs humaines, même ramenée à de très humbles vues, se résoud mal à grossir le fleuve instinctif et bruyant où la fatalité collective entraîne chaque personne.

La mort à la guerre — qui est aujourd'hui la guerre sociale — me parait belle et admirable, mais dérisoire. J'ai plus d'amitié pour celle de Savonarole ou de Giordano Bruno sur des bûchers allumés à leur propre flamme. Je vois comme une fin plus convenable la lutte contre l'Ange, celle de Nietzsche contre l'Impossible, contre les solitudes meurtrières du génie. Mais ce destin est une récompense rarissime.

Il y a quelques mois, alors que je notais ces réflexions, on me sollicita de signer un télégramme pour demander que soit ouverte la frontière catalane. Cette réclamation apparaissait non pas comme un témoignage de bellicisme, mais comme une solution de justice et de paix dans une heure grave pour l'Europe. Pourquoi un tel geste parmi tant de scrupules et de refus ? Etait-ce donc déjà le premier acte de la « sainte résistance ? » N'était-ce pas plutôt une petite action simplificatrice, l'acheminement vers les sélections grossières et brutales qui reposent des débats de connaissance ? Oui, sans doute. Mais cette adhésion de circonstance au politique marque mieux encore le va-et-vient qui s'accomplit entre les engagements spontanés et les rétractions secrètes. C'est toujours la dispute de la charité et de l'espérance. Au delà, il y a un empire de pensée qui est aussi une vocation, même s'il paraît trahir la commune et fervente aspiration des hommes. Deux phrases de Chestov la découvrent. Les voici : « L'homme ne se met à penser effectivement que lorsqu'il se convainc *qu'il ne peut rien faire*, qu'il a les mains liées. C'est pour cela probablement que toute pensée profonde doit commencer par le désespoir. »

L'on conçoit alors que d'aucuns, ne pouvant supporter une pensée désespérée, s'en remettent au surnaturel.

Roger SECRETAIN.

De M. BENJAMIN FONDANE

L'HOMME DEVANT L'HISTOIRE
ou le Bruit et la Fureur

Les C. du S. me demandent de « conclure » cette enquête dont ils ont pris l'initiative, et que vous venez de lire ; je préférerais pour ma part être celui qui pose des questions. Sans doute pourrais-je comme tout le monde proposer des projets, des réformes, j'entends par là les réformes et les projets de tout le monde ; mais j'ai des doutes quant à leur *efficace*. La conclusion de ce débat me semble cependant toute trouvée, et dès l'épigraphe qui orne le premier article, si l'on me permet toutefois de compléter le texte de M. Gide comme suit (je souligne ce que j'y ajoute) : « Ce n'est pas drôle de jouer dans un monde où tout le monde triche — *en commençant par moi-même.* » Ainsi complétée, la pensée de Gide (1) me semble vraiment au-dessus de tout soupçon : car tout homme triche qui, énonçant une proposition à caractère général et universel, trouve le moyen de s'en excepter : vérité bien ordonnée doit commencer par soi-même. S'il me prend l'envie d'affirmer, comme Rimbaud, que tout le monde est un porc, eh bien, moi qui affirme cela, suis porc aussi ; car on ne voit pas comment je serais seul à m'être tiré d'affaire. C'est là une méthode honnête et pourtant avantageuse : elle dissipe la confusion ; m'étant aperçu, par exemple, que la plupart de mes confrères ont adopté la proposition gidienne sans, pourtant, s'être accordés sur les principes et les solutions abordées (s'accusant les uns les autres de tricher), n'aurais-je pas dû conclure que tout le monde triche — *sauf eux* ? Pour être paradoxal, cet état, cer-

(1) ...Ou « citée » par Gide, M. Bénet n'ayant pas indiqué la source...

tes, n'est pas nouveau et l'on n'a qu'à se rappeler l'histoire des philosophies, des religions et des morales, pour se persuader que cela s'est toujours passé de la sorte : la possibilité même d'une vérité agissant sur le monde repose sur le postulat que moi qui parle suis seul à l'avoir *méritée* à force de désintéressement et d'application, alors que les *autres l'*ont nécessairement manquée pour l'avoir voulu plier à leurs intérêts, à leur ignorance ou à leur caprice. On ne comprend rien à l'histoire si l'on ne part du fait que l'erreur a toujours été tenue pour *une maladie de la vertu.*

Réservons pour une autre fois la question de savoir si une pensée qui se veut *enseignante* — et c'est la définition même de la pensée — conserve le droit et la liberté de ne pas tricher — si, en bref, celui qui refuserait de tricher ne serait pas tenu pour un péril public : un sophiste, un cynique, un sceptique, un fou... Remarquons seulement pour l'instant, à titre de pure *coïncidence,* que les pensées les plus audacieuses et les plus honnêtes ne se sont pas fait jour dans les ouvrages *sérieux,* mais dans les ouvrages *frivoles,* qui ont pour caractère distinctif celui de dispenser leurs auteurs d'assumer la *responsabilité* de leurs dires : « Pourquoi vous refuserais-je la vérité, puisque je ne risque rien ? » semble insinuer, de temps à autre, le romancier, le poète. Ainsi, sous le couvert d'un personnage — personnage que, pour diminuer encore le risque, il nous donne pour un demi-fou — Dostoïewski peut se permettre d'affirmer, (ce qu'Aristote n'eût jamais pu faire, alors même qu'il en eût eu l'envie) : « Un homme conscient peut-il se respecter tant soit peu ? » ou bien : « on peut affirmer tout ce qu'on voudra au sujet de l'Histoire universelle — tout ce qui peut passer par la tête la plus folle — mais non pas qu'elle soit raisonnable ; au premier mot votre langue serait paralysée. » (La Voix Souterraine) Et Shakespeare peut bien oser, en cothurnes et sous masque, nous confesser ce qu'un Plotin, un Nietzsche, ou un Kierkegaard, ayant eu la même pensée, n'eussent jamais pu avouer, le visage découvert ; et, par exemple (comme William Faulkner nous le rappelait récemment) que la vie est une histoire contée

par un idiot, pleine de bruit et de fureur. (1) Mais si cela est ainsi, c'est M. Gide qui a raison : « Ce n'est pas drôle... » Ce n'est pas drôle, en effet, de jouer à un jeu où tout le monde triche : car on ne peut départager des millions de gens dont chacun apporte la solution *unique* — sinon par la violence et la force ; ce n'est pas drôle de savoir que le modeste projet de réforme que nous offrons au monde ou bien demeurera dans un vague cahier, ou bien triomphera un jour et coûtera à l'espèce des milliers de morts et de vaincus. Mais ce qui est moins drôle encore c'est de penser que le seul moyen pour n'avoir pas à tricher au jeu, c'est de se faire passer pour *irresponsable*.

Je disais que nous étions dans un monde où chacun de nous s'amène avec son *idée fixe*, irréductible à celle du voisin ; mais on aura compris, je l'espère, de ce qui précède, que même cette loi fondamentale souffre d'une exception importante ; même un monde livré au bruit et à la fureur ne se laisse concevoir sans un minimum de structures, de principes communs, où l'unanimité se fait entre les hommes les plus divers, non certes une unanimité d'entente, mais une unanimité de défense, que Platon définit ainsi (le Sophiste, 249 L.c.) : « Or, s'il est quelqu'un que l'on doive combattre avec toutes les forces du raisonnement, c'est celui qui abolit la science, la pensée claire ou intellect — *quelque thèse qu'il prétende affirmer à ce prix.* » Certes, en écrivant cela, Platon songeait à ses adversaires les sophistes, hommes instruits et habiles, et non pas aux Barbares ignorants de l'Asie qui menaçaient de porter le fer dans les nobles cités grecques ; et je prie mon lecteur, que l'actualité obsède, de faire de même, et de repousser la tentante idée que l'ennemi de la raison et de la pensée claire serait M. Hitler, ou M. Rosenberg; non, l'ennemi redoutable de Platon et du «*Nous*», c'est Nietzsche, c'est Dostoïewski, c'est Shakespeare — celui *qui ose penser hors la contrainte du social*, celui qui ose affirmer que tout le monde triche en commençant par soi-même. Il est de fait que le philosophe, le politique, le chef, le prêtre ne peuvent imposer *leur* vérité qu'en postulant qu'ils sont les seules gens hon-

(1) Macbeth, acte V, sc. V : « It is a tale told by an idiot, full of sound and fury, signifying nothing. »

nêtes dans un monde où tout le monde triche. Car s'il n'est personne qui ne triche, y compris le philosophe, ou si — bien au contraire — tout le monde est honnête, y compris le philosophe — l'écueil est le même : tout le monde a raison ou tout le monde a tort et alors le « *Nous* » lui-même se verrait contraint d'avouer publiquement que la vie est une histoire contée par un idiot.

Il est évident qu'il n'a pas été donné à tous les philosophes d'éprouver les vérités pressenties par Dostoiewski, par Shakespeare. Mais ceux-là mêmes qui en ont eu l'intuition véritable ont reculé de peur devant l'impasse logique, devant ses conséquences redoutables. Aussi ont-ils, pour nous persuader, essayé d'habiles arguments : il faut envisager ce qui arrive non par rapport à soi seul, mais par rapport à l'ensemble ; le monde a plus de droits que les individus d'occuper la Providence ; l'homme doit par la pensée atteindre une généralité telle qu'il devienne indifférent s'il existe ou s'il n'existe pas ; le mal est nécessaire au Bien, ne serait-ce que comme contraire ; le mal n'existe pas, il est un acte privatif, une absence, etc. Je résume là brièvement les meilleurs arguments de Platon, de Plotin, de Saint-Augustin, de Saint Thomas, de Leibniz, de Hegel... Ces arguments ont porté, mais il faut l'avouer, assez faiblement ; par contre, les menaces employées ont été plus efficaces : *homo liber de nula res minus quam de morte cogitat,* écrivit Spinoza ; et Plotin ramasse tout le suc de la pensée antique en ces quelques mots : « Admettre le mal dans l'univers (et il n'y en a pas de plus affreux que le penser déraisonnable N.A.) c'est porter le mal jusque dans le monde intelligible. » (En. II. 9. XIII) En d'autres termes, admettre le mal c'est le poser dans la raison, et si la raison est Dieu, le poser en Dieu.

Qu'il ait fallu rien moins que cette suprême menace pour contraindre le philosophe à nier l'évidence intime (parfois profondément vécue) qu'un homme conscient ne peut pas se respecter et qu'il n'y a nulle trace de raison dans l'histoire, il n'est que de lire ce mélancolique aveu de Plotin, au ton pourtant si « élevé » : « Ici-bas, il y a des êtres qui périssent parce qu'ils ne peuvent se conformer à l'ordre universel ; par exemple, si une tortue se trouvait prise au milieu

d'un chœur qui dansât dans un ordre parfait, elle serait foulée aux pieds parce qu'elle ne saurait se soustraire aux effets de l'ordre qui règle les pas des danseurs. Au contraire, si elle se conformait à cet ordre, elle n'éprouverait aucun mal. » (II. 9. VII). Il est clair que voilà magistralement *sauvée* la responsabilité du monde intelligible : les Lois ne peuvent que danser parfaitement et n'ont pas à se soucier du reste ; le reste, c'est-à-dire l'histoire, la multitude anonyme des tortues, foulée par les pieds des danseurs. Certes, l'idée apaisante ne manque pas ; elle nous est fournie par l'assurance qu'il existe tout de même quelques tortues d'élite qui savent se conformer à l'ordre universel. Mais, pour quelques tortues savantes parvenues à une généralité telle qu'elles deviennent indifférentes si elles existent ou non, ou encore pour quelques tortues mystiques qui, par amour de l'intelligible, se jetteront exprès sous les pas des danseurs afin de goûter les délices d'être foulées par des pieds si parfaits — que de tortues bêtes, laides, maladroites, ignorantes — des millions ! — nées sans le moindre instinct du rythme et qui seront impitoyablement écrasées, sans même savoir pourquoi. Et il n'est pas même très sûr que la tortue savante soit elle-même si musicienne qu'il ne lui arrive de commettre, de temps à autre, quelque faux-pas, quelque imprudence ! Elle *croyait* être indifférente si elle existe ou non et, tout-à-coup, voilà ce stoïcien dont parle Sénèque qui, surpris par l'orage en pleine mer, se met à trembler de tous ses membres. Croit-il encore qu'il suffise de se régler sur la cadence de l'ordre universel ? Ou bien, en ce moment-là s'aperçoit-il qu'il n'y a pas de sort privilégié pour la tortue « instruite » et que c'est Dostoiewski qui avait raison, et Shakespeare, ou encore leur Maître commun : la Bible, qui avait dit, à sa façon, que la vie est une histoire contée par un idiot, lorsqu'elle rappelle, et insiste, que le même soleil ici-bas luit sur le juste et l'injuste... Il semble au philosophe qu'affirmer cela c'est porter atteinte à Dieu et pourtant c'est Jérémie, après Job, qui s'écrie : « Maudit soit le jour où je suis né ! » (20-14).

Sound and Fury! Un immense hurlement de terreur monte de notre misérable terre, et nous-mêmes sommes de moitié écrasés : le temps n'est-il donc pas ré-

volu des belles paroles et ne faut-il pas écouter le lecteur qui crie : « Il faut agir, il faut faire quelque chose, n'importe quoi ? » En vérité, à la place de mon lecteur, je crierais la même chose : « Mais agissez, agissez donc, faites quelque chose au nom de Dieu ! » — Mais croyez-vous que l'on n'ait pas encore épuisé le domaine du possible ? Croyez-vous que le malheur soit de ce temps seulement, que Plotin, que Saint Augustin, que Spinoza, que Leibniz étaient à l'abri des pas des danseurs divins ? Croyez-vous qu'ils n'entendaient guère, qu'ils n'avaient pas pitié de ces millions de tortues écrasées, pas pitié d'eux-mêmes qu'on écrasait aussi, malgré leur stricte obéissance à l'ordre universel ? Eux aussi auraient voulu agir, faire quelque chose, n'importe quoi ! Mais que pouvaient-ils ? Ils savaient bien, eux, que l'Histoire avait déjà essayé de tout, expérimenté toutes les politiques, toutes les ressources, toutes les charités ; et pourtant, jamais la guerre n'avait chômé sur terre, ni la famine, ni la peste, ni la terreur... Que restait-il donc à faire ? Hurler de terreur comme Job, comme Jérémie ? avouer son impuissance et en appeler à Dieu ? Les gens « instruits » ne peuvent pas hurler de terreur ; ils « savent » aussi qu'il est inutile d'en appeler à Dieu : Dieu n'est jamais intervenu dans le fini et d'ailleurs le voulût-il que cela lui serait interdit par notre principe de contradiction. Il nous faut nous tirer d'affaire par nos propres forces ; et si nous avons essuyé l'échec, recourir au gouvernement de soi, c'est-à-dire accepter l'inévitable (Amor Fati !) dût-on pour cela se boucher les oreilles pour ne pas entendre les hurlements humains et crier comme des sourds que l'Idée seule existe, que seuls existent l'ordre universel et le triangle, ce qui ne peut être ni bombardé, ni tué, et qu'après tout il importe peu que soient écrasés quelques tortues de plus... Et ne sont-elles pas, de toutes manières, soumises à la génération et à la corruption ? « Quant à l'intelligence, elle semble être dans l'âme comme une sorte de substance et ne pas pouvoir être détruite. » (Aristote, Traité de l'Ame, I. IV)... « C'est que la sensibilité ne peut s'exercer sans le corps et que l'intelligence en est *séparée.* » (id. III. IV).

Le conflit n'est pas d'aujourd'hui entre la sensibilité qui ne peut s'exercer sans le corps, celle qui crie au

secours, qui crie : agissez, qui hurle de terreur — et entre l'*intellectus separatus* du Stagirite. Certes, des efforts de conciliation furent souvent tentés — témoins la République de Platon, le Contrat Social, le Traité de Paix Perpétuelle de Kant, le Capital... Mais c'était là pour l'intelligence courir à un échec certain... Il n'y avait qu'un seul moyen d'obtenir la victoire : c'était de se souvenir qu'elle était *séparée* : la seule chose au pouvoir de l'homme est de rompre avec cette sensibilité qui ne peut s'exercer sans le corps, de devenir *indifférent* à l'histoire, et de se borner à ne perfectionner que le soi, à l'acheminer au renoncement, c'est-à-dire à la suppression de la contradiction. Et n'est-ce pas parce que et en tant que « séparée du corps » que l'intelligence est, aux dires d'Aristote, quelque chose de *divin* ? De cette idée laïque et, en somme, pondérée, d'autres qu'Aristote tirèrent les conséquences qui s'imposaient : ce n'est pas notre impuissance à modifier l'Histoire qui est le mal, la déraison atroce et incompréhensible ; le mal est, tout au contraire, dans le goût étrange et passionné que nous avons pour le créé, dans ces absurdes appétits que nous avons pour le sensible, dans cette pitoyable habitude que nous avons d'être blessés et humiliés par les manquements de l'empirie. Dieu ne nous a réellement fait qu'un seul don : l'intelligence séparée du corps, indifférente à la douleur et à la joie et dont le perfectionnement délibéré et continu peut seul nous mener à la déification de l'homme *hic et nunc*. Grâce à l'intelligence bien comprise, la bête hurlant de souffrance et de terreur pouvait — par un coup de baguette magique — se transformer non seulement en l'*homo sapiens*, mais aussi en un analogue de Dieu. Inutile de rappeler ici les mystiques grecques, chrétiennes, indiennes qui, selon des degrés divers et avec des procédés et des intentions parfois très différents, aboutissent toutes à ce double mouvement, 1° : rupture avec un monde nécessairement déraisonnable, objet et source de douleur. 2° : déification de l'intelligence séparée, obtention de la paix, de la joie sous les espèces intelligibles.

Il n'est plus grande prestidigitation dans l'Histoire humaine que cette *transmutation de toutes nos valeurs :* nous avons fini par croire que ce qui est dési-

rable mais n'est pas en notre pouvoir est le Mal et que, par contre, cette chose toute négative, sans substance : le renoncement, c'est le Bien souverain.

Il faut le dire : le monde moderne n'a rien compris à cette tentative désespérée de rendre l'homme et l'histoire co-habitables. Il s'est aussi mépris sur le compte du christianisme en lui faisant grief de déconseiller l'action et de remettre la clef de l'histoire entre les mains de Dieu ; ce n'est pas le christianisme, c'est la *philosophia perennis* qu'il faut rendre responsable de cette attitude : le transcendant au bénéfice duquel l'homme s'est dessaisi du monde ce ne fut jamais Dieu, mais seulement l'intelligence, le *Nous*. En outre, si telles décisions spéculatives furent prises, elles ne pesèrent jamais très lourd sur le social ; et *pratiquement* le monde grec comme le monde chrétien ne cessèrent jamais d'agir afin d'introduire de force un peu de raison dans l'histoire. Mais il est vrai de dire que les temps modernes ont cru pouvoir concilier enfin les exigences de l'intelligence séparée et les *intérêts* de cette sensibilité qui ne peut s'exercer sans le corps. Désormais, croyait-on, l'intelligence allait renoncer à s'occuper du seul perfectionnement de quelques rares élus ; sa tâche nouvelle est de *transformer* le monde ; on aura à la fois le pain et l'idée ; finies la guerre, la souffrance, l'inégalité ; le réel sera rationnel ; et l'on aura, en sus, une « Philosophie de l'Histoire! » Une telle vue exagérément *optimiste* (c.f. l'Etat Dieu, de Hegel) est à l'origine des maux les plus importants qui affligent le monde moderne ; une raison qui, par dessus la tête des philosophes, s'adresse aux masses, doit nécessairement tenir ses promesses démagogiques : pour parvenir au but, à cet équilibre idéal de forces où la contradiction sera enfin supprimée, pour amener l'homme à figurer dans cette histoire universelle qui n'est que « l'extériorisation de l'Esprit dans le *temps* », il fallut bien le contraindre à renoncer (provisoirement tout au moins) à tout ce qui, en lui, était lié à cette sensibilité qui ne peut s'exercer sans le corps et qui est — on s'en est aperçu — à l'origine de tous les irrationalismes. Pour qu'un jour prochain, le rationnel pût devenir le réel, il fallait bien que le réel fit les frais, commençât par devenir rationnel ! En attendant la paix, le pain, le bonheur — immédiatement et ici-bas ! il faut les

sacrifier premièrement, et tout de suite, à l'Idée. Qu'importe le coût de l'addition que nous présentent les guerres, les révolutions de l'Idée ; qu'importent même ses échecs ! Et n'est-il pas certain que *die Vernunft in der Geschichte* finira bien par triompher un jour ? Elle est, nul ne l'ignore, la seule substance qui ne puisse être détruite... Mais si cette consolation en était une au temps où, au nom de l'idée on avait renoncé au monde, elle n'est plus qu'un ulcère suppurant au cœur d'un monde à qui l'Idée avait promis le monde. Si l'Intelligence séparée du monde, n'a pas été atteinte par les malheurs qui minèrent le monde antique, elle risque bien d'être compromise dans les malheurs du monde moderne où elle a engagé sa responsabilité.

Je suis de ceux que les évènements des dernières années ont profondément marqué ; de ceux qui ne se consolent pas d'avoir perdu tout ce qu'on a perdu ; de ceux qui n'auraient pas oublié, même au milieu de la victoire, les morts, les blessés et les gosses mourants de faim ; encore moins les puis-je oublier au milieu de l'échec, et me contenter de plastronner sur la « valeur de l'exemple », sur les « revanches » de l'avenir. Je suis prêt, certes, puisque je suis menacé, à défendre ma vie, notre vie et notre liberté commune contre cette vague de cruauté et de violence qui nous semble situer au plein milieu de l'Apocalypse de Jean. Mais quant à protester contre « l'immoralité » des gens d'en face et à professer que cette immoralité est dûe à leur désobéissance aux principes de la raison — cette Raison que nous sommes seuls désormais à incarner — je n'y suis plus. Car il me semble à moi que c'est précisément l'avènement dans le monde moderne de l'Ethique autonome, de l'homme kantien conçu sous les espèces de l'ange, promu « législateur universel », qui a suscité finalement cette vague d'immoralité *avouée*... Ceci demanderait de longs développements ; mais quelques exemples ne seront pas de trop... C'est lorsqu'on décide qu'il est *indigne* de l'homme d'avoir des petits vices et qu'on supprime le droit légal à boire de l'alcool que l'ivrognerie et le gangsterisme s'emparent de la nation ; c'est lorsqu'on décide que la société doit pouvoir se passer de cette misérable institution que l'on appelle la prostitution,

que l'on suscite sur une vaste échelle le trafic quasi-officiel de la chair humaine ; c'est lorsqu'on élève une Société des Nations qui se doit de supprimer à jamais toute guerre, que l'on assiste au plus inusité viol de pactes, de paroles et de simples droits, à la préparation de la guerre *totale*. Freud nous a bien montré qu'il suffit de contraindre au refoulement des pécadilles morales pour que soient à brève échéance, déclanchés les pires cataclysmes psychiques. A la Tour de Babel inhumaine que nous avons dressée, et que nous avons appelée la civilisation, la nature humaine n'a point résisté ; ce n'est pas à la recrudescence de la violence, du goût de sang, qu'on s'en aperçoit ; mais au fait qu'ils font leur rentrée dans l'histoire *érigés en principes,* badigeonnés de science... Proposeriez-vous afin d'arranger les choses que l'on augmentât la dose de raison ? Peut-être serait-il préférable de songer à une cure de désintoxication... Si le malade est cynique, c'est peut-être que son éducation a été trop hypocrite : s'il casse les vitres à présent, enfermons-le si possible, mais ne dissimulons pas les véritables causes... Si quatre siècles d'humanisme et d'apothéose de la science n'ont abouti qu'au retour des pires horreurs que l'on croyait à jamais révolues, la faute n'est certainement pas, comme le dit M. Maritain, à ce « contre-humanisme noble », qui avait prévu le désastre et dont se détachent les figures prophétiques d'un Luther, d'un Kierkegaard, d'un Chestov, voire d'un Nietzsche. La faute est peut-être à cet humanisme même, qui avait trop manqué de pessimisme, qui avait trop misé sur l'intelligence séparée et divine, et négligé plus qu'il ne fallait l'homme *réel* que l'on avait traité en ange pour finalement le ravaler au-dessous de la bête... Je ne dirai pas qu'un humanisme prévoyant, fondé sur la misère de l'homme nous eût évité les guerres, les révolutions, les cataclysmes — qui n'ont manqué à aucune époque de l'histoire. Mais il nous eut évité certainement les guerres à l'échelle de la nation, les révolutions à l'échelle du monde, et la barbarie machiniste, et la guerre des gaz et des microbes — et le racisme. Un humanisme qui n'aurait pas *sur-estimé* la raison n'eut certainement pas mis tous les atouts de la science entre les mains de ceux à qui on refuse aujourd'hui jusqu'au don de la raison ! Et nous faut-il nous plain-

dre de « l'immoralité » du Caliban national-socialiste, ou bien, plutôt, de la présomption du Prospéro humaniste qui avait cru — et ce qui est pis, persiste à croire — qu'il lui appartient encore d'introduire *die Vernunft in der Geschichte,* la raison dans l'histoire ? Sans doute, avant de reviser nos valeurs, nous faut-il abattre ce Caliban qui est à nos portes ; mais non pas pour recommencer les mêmes erreurs, le même cauchemar, pour nous vanter d'avoir mis *de nous-mêmes* un peu de raison dans l'Histoire ! Et sommes-nous si certains que cela qu'il n'y ait, face à nous, qu'une énorme Déraison et non pas, plus simplement, la même raison que la nôtre, — mais plus consciente d'elle même, plus conséquente ?

En refusant d'accepter les responsabilités encourues par notre raison, en persistant à vouloir voir dans la « barbarie » national-socialiste une essence *originale* et non une glace déformante qui nous renvoie, grossis, les traits mêmes de notre culture, nous cédons à un amour-propre qui nous reviendra cher par la suite. Nous faisons des gorges chaudes quand le boomerang envoyé par nous revient à sa source — à peine maquillé. En voulez-vous un exemple ? Soit ! Prenons le plus fameux. Tout le monde, et jusqu'aux mangeurs de curés, aux détracteurs du christianisme, s'est scandalisé de cette petite phrase que la propagande de M. Goebbels a rendue universelle : « Comment est mort Planetta ? En criant : Heil Hitler et vive l'Allemagne ! Comment est mort le Christ ? Sur la croix en pleurnichant. » On s'est beaucoup scandalisé de cette phrase, et ce ne fut même pas de l'hypocrisie ; ce fut de l'inconscience, ce qui est pis ! Si vous le permettez, je la traduirai comme suit : « Planetta est mort sans tricher à un jeu où tout le monde triche ; tortue, il a réglé ses pas sur ceux des lois universelles ; il est mort pour l'Idée ; mais le Christ est mort en disant : le royaume de ce monde est une histoire contée par un idiot, pleine de bruit et de fureur ! » Je sais que vous n'accepterez pas ma traduction ; eh bien, tant pis ! revenons au pur sens littéral. Mais dans ce cas même, dites-moi, est-ce le Christ qui, par hasard, serait le prototype de notre raison, le héros de l'Idée ? Est-ce la mort du Christ ou bien celle de Socrate qui est au principe de notre civilisation ? Comment donc sont-ils morts les

philosophes, les stoïciens, voire les martyrs chrétiens? Et ne criaient-ils pas : *Heil*... Quelque chose, un idéal quelconque, la Justice, la Loi, la Vertu, la Sainteté ? Sont-ils morts en «pleurnichant» ou bien, au contraire, «en chantant dans les supplices» ? Quel est le Christ qui meurt le mieux selon la raison, celui de Mathieu et de Marc qui gémit : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » ou bien celui de Luc qui dit : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains », et celui de Jean qui dit : « Tout est accompli ? » Vous voyez bien que, aussi « barbare » qu'il soit, M. Hitler est non seulement raisonnable, mais qu'il est la Raison même *enfin sincère,* cette raison qui, bien avant le dictateur allemand, avait été gênée que le Christ fût mort en « pleurnichant » et qui fut si heureuse lorsque Jean s'avisa de le faire mourir noblement en le faisant crier à l'instar de Planetta : « Heil Jehova ! Tout est accompli ! »

Aussi bête, aussi mesquine que soit la comparaison entre la mort de Planetta et celle du Christ, aussi révoltante qu'elle nous paraisse, et qu'elle soit, sa plus fine pointe ne touche pas tant ceux qui l'ont proférée, que nous-mêmes, notre propre civilisation, qui l'avons rendue possible... Ici, et sur ce point, tout notre humanisme endosse la responsabilité de n'avoir jamais, franchement, voulu reconnaître que partout où il y a Histoire, *elle se suffit à elle-même :* nous sommes aux antipodes du religieux. Ceux-là mêmes qui nous proposent le retour au moyen-âge chrétien, c'est à Planetta qu'ils nous demandent de retourner et non au Christ ; sinon, ils eussent compris que le moyen-âge n'était pas moins impuissant devant les maux et les souffrances et les malheurs humains, ni moins désarmé devant « l'immoralité » de l'histoire, que le siècle présent. Ce fut une époque où, bourreaux et victimes, noblement, acceptèrent leur tâche, les uns condamnant avec les plus pures intentions, les autres mourant avec la plus sublime des résignations. Pourtant, alors même qu'à tout prix il assurait à sa raison la victoire par la violence (une violence qui ne le cède guère à celle de notre époque) ses *exercitia spiritualia* mettaient le moyen-âge chrétien devant un Dieu souffrant, misérable, impuissant, mort ignominieusement sur une croix de bois. S'il n'avait pas confondu Dieu et

le monde, ce moyen-âge eut réalisé ce qu'il ne faisait que professer du bout des lèvres, que cette impuissance n'était pas lâcheté, manque de bravoure, ni même manque de ressource, mais *héroïsme,* et donc impuissance triomphante, plus forte que toutes les puissances du monde et de la raison.... Oui, même aujourd'hui, même empiriquement, le plus grand héroïsme que l'on puisse demander à l'homme n'est pas de se sacrifier à l'Idée... Avec quelques discours et une presse bien faite, des millions d'hommes accepteront de se sacrifier : tellement le besoin de sacrifice de soi est dans les structures de l'homme. Mais ce qui n'est pas dans les structures de l'homme, c'est la véritable *humilité ;* non celle qui consiste à éduquer sa volonté et à devenir maître de soi, mais celle qui consiste à reconnaître que l'on n'a aucun pouvoir, que l'on est bien peu de chose, si peu que l'on peut sans honte avoir peur, et trembler, et crier et appeler au secours. Il y a plus d'humilité vraie à prier Dieu pour sa propre chair, à lui demander par exemple de vous délivrer d'un affreux mal de dents (comme cela arriva à Saint Augustin, Confessions, IX. c. 4), que de lui demander de nous livrer son essence intelligible et de confondre sa volonté avec la nôtre, dans les délices de l'union.

Il se peut que le suprême héroïsme, je veux dire la chose la plus malaisée à l'homme, ne soit pas le sacrifice de sa vie, mais *l'aveu de sa défaite spirituelle.* Il est plus dur à notre esprit de confesser : « je ne peux rien, rien, il n'y a plus rien à faire », qu'il n'est dur à notre vie de se donner. Le courage à la nue vérité est plus atroce que le sacrifice de soi ; les terreurs de l'esprit humilié sont autrement plus tragiques que les tremblements de la chair. Celui qui proteste, quand plus rien ne va, que l'histoire est raisonnable et l'ennemi « immoral » — qu'il est loin de la terrible et nue humilité d'un Shakespeare s'avouant vaincu par le bruit et la fureur, d'un Dostoïewski criant qu'il ne peut pas se respecter ! Sommes-nous au seuil du religieux qui ne commence, il nous semble, que lorsque l'histoire cesse, pour nous, d'avoir un sens intelligible ? Tant qu'il y a encore quelque chose à faire, tant qu'on peut espérer vaincre par ses propres forces et par celles de l'Idée, tant qu'on n'a pas encore perdu le

tout et irrémédiablement, le rapport n'est pas encore ouvert entre l'homme et Dieu, si ce n'est le rapport illusoire de l'*amor Dei intellectualis*. C'est seulement lorsque l'homme a été brisé, vaincu, au point d'oser crier que la vie est un histoire contée par un idiot, un cauchemar, que s'instituent en l'âme les recours exceptionnels. Ce n'est pas là l'héroïsme de Planetta; c'est bien celui que nous propose le Christ : « *Eli, Eli, lama sabachtani* ». L'histoire n'est plus à la mesure de notre raison, mais à la mesure de Dieu. Est-ce là que je voulais en venir ? non, c'est là que ma propre pensée m'a conduit malgré moi; la pensée de l'échec subi, amère, douloureuse, mais qui ne veut pas encore désespérer ni trouver un apaisement facile en se disant : « c'est comme ça » ! et en laissant les morts enterrer leurs morts. Sans doute, tout comme vous, mon cher lecteur, je m'accroche désespérément à l'intelligibilité de l'histoire; tout comme vous j'espère, alors même que je doute ; tout comme vous je songe aux réformes utiles, aux grands moyens à employer. Mais l'atroce clameur du monde et ma propre angoisse exigent non pas seulement un avenir meilleur, mais aussi un passé réparé, non seulement des souffrances justifiées, mais encore essuyées, effacées — et non pas seulement guéries, mais comme n'ayant pas été. Il est impossible à l'Histoire, à la Raison, de faire que ce qui a été n'ait pas été. A en croire les théologiens, à Dieu même cela serait impossible. Cela, avec ma raison d'homme, je le comprends, et très bien; c'est à mon corps défendant qu'il faudra m'arracher aux prestiges de la Physique. Et, certes, si la Physique avait réussi, si elle avait fait en sorte que la vie ne fût pas une histoire contée par un idiot et que les tortues humaines ne fussent pas écrasées sous les pas des Lois, il n'y aurait eu nul besoin d'une métaphysique du religieux. Mais si elle est née c'est que la Physique avait achevé sa tâche, qu'elle ne pouvait plus répondre à nos questions angoissantes. Celui qui a besoin de ces réponses, et coûte que coûte, (ne s'inclinant pas devant l'inévitable) continuera à les exiger et dût-on les lui donner *sous des espèces auxquelles sa raison d'homme répugne;* mais quand il a échoué partout, ce n'est plus à l'homme de poser des conditions.

Benjamin FONDANE

Chroniques

LA POESIE

SAINT JEAN DU DESERT, poèmes par *Léon Gabriel Gros* (Les Cahiers du Journal des Poètes).

Assurément, le choc initial qui a déclanché le poème reste le secret du poète, le territoire interdit au critique et au lecteur qui peuvent néanmoins se demander et qui n'y manquent jamais dès que l'œuvre est vivante, de quel hasard, de quelles recherches ou de quelle rencontre elle est issue. Comme s'il nous fallait chercher une justification au poème : un socle. C'est une attitude humaine, peut-être nécessaire, mais qui, dans la plupart des cas ne permet pas, à elle seule, d'arriver à la pulpe. On parvient ainsi à connaitre ou à imaginer suffisamment les conditions qui furent favorables à l'élaboration de l'œuvre, on pénètre même dans l'atmosphère dans laquelle elle fut méditée : mais on n'épouse pas le poème qui existe indépendamment de toutes les circonstances qui l'ont fait naitre et de l'aventure qui l'a révélé à lui-même. Dès qu'il est, il est un absolu ; il ne vit que de sa propre vie. Il est autonome. Il est langage.

Je m'interroge cependant devant *Saint Jean du Désert* parce qu'il m'est impossible de ne pas ramener ces poèmes à leur cause ; je ne peux pas les séparer des préoccupations dont ils sont manifestement la conséquence. Ils sont agis par une émotion, banale en somme puisqu'elle est celle de tout un monde, et qu'il faut bien appeler par son nom : la peur de ne pouvoir échapper à la guerre. Ce livre m'oblige à le penser inséparable de l'époque dont la foule l'a porté en même temps que le poète. Ce n'est pas sans intention que Léon Gabriel Gros l'a daté. Mars-Mai 1938, les quelques semaines, entre l'Anschluss et le drame Tchèque, au cours desquelles nous avons tous pris conscience de l'angoisse qui dormait au fond de nous, comme le vent.

Voici la signature de sel et de la Mort,
L'écailleuse griffe de la sécheresse

Et poudreux est le lit du fleuve,
Atrocement sonore la vallée
Où roule sans orage le tonnerre.

Notre destin immédiat est en cause, destin d'homme encore vivant et celui du sang de la terre. Il s'agit de nous et du peuple de Dieu qui est en nous, du désert à travers lequel nous cheminons, en attente de quelle manne et

Des petits enfants qui jouent le soir près des maisons,
Et les linges comme un bateau qui prend la mer
Et les cris du marché le matin...

Besoin essentiel des hommes, *toutes les simples joies* sont sur la balance, effacées sous les signes d'une écriture de feu, mais qui réapparaissent, comme un palimpseste, dès qu'on se penche attentivement sur le parchemin,

Porteuse de la délectation, de la brûlure du monde,
De cette intolérable hésitation, qu'ils appellent le désir,
Tu me proposes la nourriture dérisoire, la manne
Adorablement trompeuse de l'amour.

Et certes, nous connaissons bien le *Prince des sables* et nous savons que notre mort, ou tout au moins la figure de notre mort est quelque part,

Ici aux frontières mêmes où sont en lutte pour toujours
Le vent et les pierres.

Ici, le poème ne se nourrit pas uniquement de sa propre vie, il ne s'interroge pas sur sa propre substance, miroir de soi-même qui s'exalte et se consume. Il envisage autre chose que lui et sa danse. Il se fortifie, au contraire, d'éléments puisés dans le monde temporel comme dans les trous d'eau qu'un tumulus de pierres plates signale au milieu des sables. Et le monde, n'est-il pas, lui aussi, le désert ?

D'où l'accent du livre, plus direct que celui de *Raisons de vivre* dont la substance répondait sans doute davantage à l'idée que nous nous formons du poème, son ton d'adjuration pressant, sa violence pathétique de vent chaud — instinctivement, naturellement pathétique : la violence ouverte de celui qui clame le côté du fleuve à une caravane assoiffée. Raisons de vivre. Tout se passe comme si l'ancienne raison de vivre, c'est-à-dire la joie dans l'expression, ne suffisait plus ; comme si, ravagée, étiolée en même temps que l'anémone et la *jacinthe de Mars*, elle n'offrait plus au poète qu'une suie écrasée par les pieds qui

passent. A ce moment, il n'est plus possible de rester hors du monde Le poète livre son secret dès que les préoccupations morales prennent le pas sur la poursuite du rêve intérieur ou la quête émouvante de l'eurythmie.

En réalité il n'est jamais possible de s'abolir du monde présent. La fuite en avant poétique serait dérisoire, si elle n'était pas tragique, intensément. Mais le souci moral — et pourquoi ne pas le dire : le souci d'actualité — risque d'intervenir comme un écran qui sépare le poète de son dire. C'est dire que Léon Gabriel Gros a joué un jeu dangereux en écrivant ce livre, sans parler des écueils grands ouverts du dictatisme et du symbolisme à fleur de peau, qu'il a magnifiquement évités. Certes, son sens inné du vers et de l'unité organique du poème, lui aurait déjà permis de rester dans le concret, mais ce qui achève de le sauver et lui permet de vaincre, c'est qu'il a vraiment tout risqué. C'est qu'il a consenti tout entier et sans aucune espèce d'hésitation à communier avec la foule angoissée de nos parvis, tout en gardant par devers lui la nécessité de son dire. On pourrait voir là, je le note en passant, comme une ébauche du Cérémonial mallarméen. Et là, nous nous retrouvons en présence du mystère poétique. De sorte que je ne suis pas si sûr que Léon Gabriel Gros nous ait livré tout son secret, puisque l'éclairage qu'il a lui-même violemment projeté sur son œuvre a créé de nouvelles zones d'ombre qui sont la forêt ardente de l'expression.

Contrairement, en effet, à ce qui devrait arriver, la présence claire de l'élément moral joue ici le rôle de catalyseur en apportant à l'œuvre, dont la richesse poétique est grossie, à la suite d'un phénomène d'assimilation, un nouvel élément de complexité, alors qu'elle aurait dû l'incliner vers la plaine desséchée de l'abstraction. Cette présence est devenue le sang de ces poèmes, le fleuve qui les parcourt et, en réalité, nous avons quitté le désert.

Les eaux de Siloë sont au cœur de la ville.

Cette intégration charnelle au poème d'éléments qui lui sont étrangers, se passe sous nos yeux ; nous sommes pour ainsi dire invités à assister à la combinaison, d'ordinaire soigneusement cachée, du poète et du monde extérieur. Il y a là une véritable palingénésie, comme une espèce de dissonance, une rupture d'habitude qui est en somme une victoire de la vie, en laquelle résident, il me semble, le sens profond de *Saint Jean du Désert* et sa réelle nouveauté. La nécessité du dire ramène toujours au monde que notre invraisemblable folie vitale nous condamne à fuir. Jeu dangereux ? A aucun moment Léon Gabriel Gros

n'a joué ; il s'est seulement soumis à cette nécessité contradictoire d'être unique et d'être foule, à la fois solitaire et un des nôtres. Cela ne va pas sans souffrance.

Ainsi dans le désert, je suis des vôtres,
Environné de votre foule, de vos gestes,
Et prisonnier de mon ombre elle-même
Qui s'allongeant devant moi quand je marche
Imite en vain la stature de l'homme.

Cela ne va pas non plus sans un langage parfois heurté comme un lit de torrent par les cailloux et qui, quelquefois, se dégage avec effort de la gangue terrestre, mais toujours authentiquement personnel, davantage peut-être, plus libre d'influences que celui des poèmes précédents et atteignant souvent à d'étonnantes réussites rythmiques évocatoires.

C'est une infidèle mémoire celle du sable
Aves ses vagues immobiles en apparence
Mais où jamais le vent n'arrive à modeler
Son visage et, artiste impuissant, ce contente
De tracer une minérale imitation de la mer.

Besoin tour à tour de brûlure et d'eau fraîche, nécessité simultanée du désert et du fleuve, du vent des sables et des larmes de la chair, de la fuite et du retour. A travers le souci immédiat qui a poussé le poète à écrire, apparait en filigrane son vrai souci, qui est d'accorder à son langage le monde qu'il appelle à son service en même temps que, pour lui, s'immoler,

blotti
Dans l'épuisement de l'Amour.

Jean TORTEL.

LES LIVRES

LA GRACE HUMAINE, par *André Fraigneau* (NRF).

Dans un petit livre paru il y a quelques années, les *Voyageurs Transfigurés*, André Fraigneau disait : « Je flaire l'humain, c'est tout ce que je reconnais. » Si l'on envisage la littérature actuelle, je crois que ce serait une chose juste que de la juger selon son efficacité à flairer l'humain. Mais en ce qui concerne le roman, l'indigence de son contenu ne permet pas de croire à la réalité de son message. C'est pourquoi tant d'hommes se taisent, se gardent de commenter ou de lire des textes qui ne

font aucun signe, ils attendent les signes nouveaux. Parler oujourd'hui de la *Grâce Humaine* c'est en même temps expliquer pourquoi l'on se tait. Ce livre est un signal, il marque un point de départ, un appel aux formes traditionnelles de la pensée, ce qui n'est point un recul, une manifestation impérieuse du Retour Eternel, mais un pas en avant, dans un monde rajeuni.

La littérature romanesque semble s'épuiser à chercher dans une société qui ne peut lui apporter que la ruine de ses thèmes de nouvelles forces d'inspiration. Mais quelles forces retirer de ces familles, de ces mœurs, de ces liens sociaux dont on sent que la raison d'exister est dépassée. Le roman ne peut plus se justifier que dans la mesure où il fait le bilan de ces ruines et où il apporte le témoignage de la transmutation vers de nouvelles formes d'humanité, soit tout d'abord, selon le vœu du barbaresque Jean Ballard, vers un nouvel humanisme. Le refuge de l'obscurité, des considérations philosophiques, des doctrines-prétextes, ne peut plus sauver la production littéraire. Revigorée par la psychanalyse, pendant le temps nécessaire à détortiller ces complexes blottis dans les anses intestinales, elle parait vouloir maintenant se raviver dans une magie de seconde cuvée, où Paracelse, Nostradamus, Saturne et Mars tiennent un curieux langage. Nous savons trop à quels dangereux replis, à quelles renonciations ces délires, cette jouissance de la confusion peuvent conduire. C'est là le déclin, c'est là le rayon vert de ce vaste empire des pensées obscures. Le fait qu'un livre comme la *Grâce Humaine* a pu voir le jour et se signaler, prouve que ce pas vers la clarté sera suivi.

Il y a des livres de sérénité qui semblent planer hors des âges, parce qu'ils ne se rattachent pas au mouvement des choses actuelles. Mais ils portent bien là encore la marque de leur temps, parce qu'ils naissent tout à coup du besoin qu'on a d'eux, et qu'ils sont ainsi des miracles, des mirages, des messages.

La *Grâce Humaine* est l'histoire d'un instant humain. C'est une suite de situations diverses se rapportant au seul moment du « Temps de la Transparence », qui va pour Fraigneau de 13 à 15 ans, où l'on est particulièrement sensible au miracle, et où « le beau et le bon, comme dans l'unique adjectif grec désignant à la fois ces deux vertus, s'unissent en une seule Grâce qui doit suffire à nous combler. » Comme pour Montherland, dont Fraigneau parle dans une note, la treizième année parait décisive. « Brève année éclatante, dit Montherlant dans la *Relève du Matin*... Elle traverse de ses dernières intuitions les

premières réflexions de l'adolescence. L'intelligence est sortie de la puérilité, sans que l'obscurcissent encore les vapeurs de la vie pathétique qui va se déchainer dans quelques mois. Avant de s'en aller pour sept ans dans de vertigineuses oscillations, l'être se repose une minute en un merveilleux et mouvant équilibre. » André Fraigneau écrit qu'il place un peu plus tôt, entre dix et treize ans, l'instant de la Grâce Humaine : « Plus tard, l'adolescence s'abat soudain, comme un uniforme moral, aimable ou ridicule suivant chacun, sombre de couleur, vague de contours, tissé d'inquiétudes, d'aspirations, de vanité ou d'humilité excessives... Un adolescent ne pense plus qu'à soi-même : il espère, il désespère, déjà ! Il n'est plus attentif au passage de l'Inespéré. »

Le passage de l'Inespéré, c'est bien le miracle, cette rencontre d'instants exceptionnels qui servent de point d'appui à l'existence. Dans tous ses livres, cet écrivain est à la recherche de tels moments. Mais jamais avec autant de perfection, avec une aussi complète plénitude de moyens poétiques, André Fraigneau n'avait développé la synthèse d'un tel moment, c'est pourquoi je dis que ce livre est l'histoire d'un miracle.

Un mirage aussi. Au lieu d'inventer pour son roman une femme, une maîtresse, un amant, un mari, l'auteur invente un frère, un fils, un père, un ami, une sœur. Pas de drames passionnels, d'intrigues, de sombres histoires qui font désespérer de la destinée : c'est ici l'épopée de la fraternité humaine. Un choix d'instants purs, d'émouvantes images. Un auteur qui nous a décrit la joie avec les accents de la joie et non comme le sombre châtelain de Combourg qui, sur sa lyre où il manquait des cordes, rendait les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs. Mirage ce temps de la transparence qui naît et déjà se perd dans la perpétuelle jeunesse du monde, cette marche en avant du temps qui demeure la seule chose jeune parmi le flétrissement des enfances. Mirages ce fils, cette sœur que nous n'aurons jamais, mais qui projettent une clarté réelle, éblouissante soudain grâce à l'incidence d'un rayon solaire sur les brumes sublimisées de nos actes.

Un message enfin. La fraternité des hommes s'exprime à de rares moments, qui sont des moments purs. Il n'est pas défendu de rêver que l'avenir réserve de tels moments en plus grand nombre, que leur ronde s'élargisse jusqu'à composer la véritable trame humaine. On peut le remarquer, tous les faits de ce livre se déroulent dans des espaces clos, sans jours sur le mouvement du monde : un phare, un étang, une chambre, un champ de foire. Faut-il donc que l'homme, dès qu'il se mêle à l'homme

fasse jaillir l'étincelle funeste du désespoir, des luttes ? Non, ce message a isolé certains espaces et certaine époque de la vie plus aptes aux choses sereines, et nous apporte l'expérience de moments réussis. Or, le monde s'appuie sur des choses sereines, la richesse des paysages, les théorèmes de la mécanique, l'équilibre de la vie et de la mort, et sur ce fait d'une portée immense qu'une expérience réalisée une seule fois peut être répétée à l'infini. Ces gens, détachés arbitrairement de leurs soucis d'existence, de leurs actes, pour ne vivre que leurs moments purs, ce sont des guides ; ils annoncent un désir de tout ce qu'on voudra, de simplicité, de compréhension, de joie, de liberté, d'humanisme, de renouvellement, de grâce humaine, dont la littérature ne porte pas le reflet, et qui est pourtant au cœur de tous les hommes. C'est ce qui fait que ce livre est un signal intéressant. Le style a atteint cette fois chez Fraigneau une souplesse et une force décisives. C'est un écrivain actuellement tout à fait maitre de son art et qui, sur la voie traditionnelle des grands prosateurs français, a écrit un livre classique.

Gaston BAISSETTE.

LES REVUES.

LES CAHIERS DU PLATEAU

Le XIX[e] Cahier du plateau (numéro de Pâques 1939) offre un hétéroclite mélange de choses parfaites et d'autres détestables. Un article de modes, de M. Lucien Lelong, couturier en mal de prose, évoque irrésistiblement l'image des gâteaux villageois, dont l'indigeste et fade pâte de Savoie Sadoine de tortillons compliqués de crême rose, prétentiards, écœurants et sots.

« Les décolletés ont pris la forme de conques... les couleurs allant du bleu au vert rappellent toutes les nuances du ciel et de la mer, de l'aube au crépuscule, de l'accalmie à la tempête... Dans les mailles d'un filet magique ont été capturés, avec les fabuleux trésors de l'Océan, les vagues rebondissantes... etc. etc.

Il se tue à écrire en prose : que ne se tait-il ?

A côté de cette pauvreté, un conte de Colette, que l'épithète trahirait, synthèse en deux pages d'un art unique, qui marie le rêve au réel, la pureté à l'amertume.

Il faut encore citer les excellents poèmes de Ch. Loriot de la Salle qui expriment une vision intérieure souverainement insouciante du contingent et ceux de Robert Rochefort d'une forme agréablement classique, une nouvelle de Pierre Marois,

une évocation historique de Sébastien Charlety et un récit de voyage au Thibet de M. Juge.

Au total, un sommaire capable d'exciter la colère et l'admiration : que demander de plus à une revue ?

Jacques BÉNET.

LETTRES ANGLAISES

LA POESIE ET L'ANARCHISME, par *Herbert Read* (Faber et Faber.)

Herbert Read, l'un des rares critiques anglais qui ait défendu les artistes avancés de son temps, prend position aujourd'hui, avec un certain courage, contre divers conformismes. Fils de paysans, il hait la lèpre industrielle qui a souillé les rivières et transformé les vertes campagnes en déserts de cendres et de fumée. Il ne reproche pas seulement au capitalisme d'avoir engendré l'exploitation et la misère, mais d'avoir ravi à l'Angleterre sa liberté, son âme, d'avoir substitué au large rire qui vient des entrailles le ricanement nerveux du puritain. Mais il va plus loin dans sa révolte qu'un Ruskin, un Morris ou un Butler, il ne prêche pas le retour au passsé, il accepte la machine dans l'espoir qu'elle donnera à l'homme assez de loisir pour lui permettre de développer sa personnalité et de retrouver son accord avec l'univers.

La civilisation actuelle est un scandale. Les efforts de l'artiste seront vains tant que les facultés de l'être humain ne pourront s'épanouir dans une communauté fraternelle. Read condamne l'individualisme de ceux qui prétendent vivre en marge de la réalité sociale et refusent de participer à l'effort collectif. Mais il n'accepte le communisme que sous sa forme libertaire. Ce n'est pas sans inquiétude qu'il voit se constituer en U.R.S.S. une sorte de capitalisme d'état placé sous le contrôle d'une bureaucratie privilégiée alors que la disparition de l'Etat, « l'anarchie », demeuraient pour Marx et Lénine le but suprême du communisme. Read attendait du communisme la destruction des vieilles valeurs. Au principe d'autorité devait substituer le principe de libre coopération. Mais hélas, un psychanalyste admirateur de Staline, R. Osborn, a prétendu justifier, au nom de Freud, le culte idolâtre du chef. N'est-ce pas un signe des temps ?

Read s'insurge contre toute utilisation de l'art à des fins de propagande. C'est assez injustement qu'il reproche à Marx, qui

devait à la lecture d'Eschyle, d'Homère, de Shakespeare et de Balzac les moments les plus heureux de sa vie, de n'avoir pas vu dans l'art « un facteur décisif de l'expérience humaine, un moyen de connaissance permettant le sens et la qualité de la vie. » Il porte sur la littérature soviétique qui a produit des œuvres originales et fortes, des jugements un peu sommaires. Mais il a raison de défendre envers tous le droit de l'artiste, qui ne saurait être un amuseur ou un agitateur, de n'obéir qu'à son instinct créateur. « Son rôle, dit-il est de nous émouvoir par ses interprétations tragiques ou joyeuses de la vie, de prédire aux hommes leur destin, de célébrer la beauté et la signification profonde de la nature, de susciter en nous l'émerveillement et la terreur devant l'inconnu. « Un tel homme » se tient à l'écart de la masse, non par mépris, mais simplement parce qu'il ne peut exercer ses facultés qu'à distance et dans la solitude. Les moments d'inspiration sont silencieux et magiques, c'est dans un état de transe ou de rêverie que l'artiste communie avec des forces situées à une toute autre profondeur que les pensées et les émotions ordinaires. C'est ce que l'homme d'action, le politicien, le fanatique ne peuvent comprendre. » La société que Read entrevoit satisfera les exigences de la justice, mais elle ne sera point niveleuse, elle n'entravera pas la formation d'une aristocratie de l'esprit, elle honorera le poète et le voyant comme ils méritent de l'être.

Le témoignage de Read nous touche par sa sincérité. Il est beau de voir ce réfractaire qui déclare préférer la prison aux hontes de la guerre ou à la servitude des régimes totalitaires, refuser de chercher dans l'art un refuge ou un moyen d'évasion. Ses professions de foi philosophiques ne satisferont pas tout le monde. Il croit en une Vérité qui ne serait pas la somme de toutes les vérités particulières d'une époque mais refléterait les lois éternelles de l'univers. On s'étonnera de le voir opposer la vérité, qui correspond à la réalité des choses, à la beauté qui est une illusion créée par l'homme et affirmer que les deux mondes de la réalité et de l'imagination ne sauraient être confondus. Comme si le rôle de l'imagination n'était pas de pétrir et de recréer sans cesse le réel ! On s'étonnera d'autant plus que Read avait semblé faire sienne cette pensée de Gorki : « La réalité est toujours en retard sur l'esprit humain, car l'esprit qui crée se perfectionne lentement mais constamment. S'il n'en était ainsi, la réalité contenterait tout le monde et naturellement, ce contentement engendrerait la passivité. La réalité est créée par la volonté intelligente, inépuisable de l'homme et jamais elle ne s'arrêtera dans son développement. »

Jean JACQUOT.

ERRATA

Nous redonnons ci-dessous, intégralement, le poème de Thérèse Aubray, *Unité*, qui a été défiguré par une série de coquilles altérant gravement la pensée.

Nous nous excusons auprès de nos lecteurs de ces défaillances, ainsi que d'un retard aggravé dans la parution — toutes conséquences des perturbations que le malaise des temps apporte à nos ateliers.

UNITE

Elle est donc là si chaude encore et qui palpite
Sans raison et san fin, vie à perte de vie
La roue aux saisons fait la roue.
Dehors, le rouge aux joues et le rouge du soir
Confondent leurs couleurs:
Femme univers, univers sang, tout ce qui dure.
Tes pas franchissent le visible
La douce fleur embaume et ferment ses pollens !
Ton corps dur a brisé sa cosse, à l'autre bord
Les grande forces vives montent
Va et vient en cadence et toi toujours livrée
Aux accueils des deux rives.
Sous l'eau qui fuit, le sol solide
Sous la peau fragile et qui se ride
Le sang frais de demain
Sous la terre, le grand éclatement de Dieu.
Tu as tenu ma main
Blanc signe enchevêtré aux écailles du monde
Symbole d'autres signes, tu les tiens
Je vois la grappe entre tes mains
Un lâcher de colombes.
D'autres sont là, à ras d'ordure et qui pourrissent.

Thérèse AUBRAY.

Dans le poème : *Colère*, rétablir ainsi le dernier vers :

Alors, je te découvrirai d'autres mystères